

A young boy with dark, wavy hair is looking upwards with a contemplative expression. He is in the foreground, slightly to the right. In the background, a church tower with a cross on top is visible on the left, and palm trees are on the right. The scene is lit with warm, golden light, suggesting sunset or sunrise.

L'étoile étrange

Récits, essais, guides

Science-fiction, Fantastique, Aventure

20250428 # 39 - gratuit

COUVERTURE

Le crépuscule des feux. David Sicé le 18/05/2025, licence C4D+Daz 3D



Epoch Times France. L'école est malade, L'Education Nationale impose la bêtise et la nullité générale, Aude Denizot.

https://youtu.be/Hgm7G_E5Zfs Le 27 février 2025

EDITO : L'ECOLE DES ANES

La chaîne YouTube Epoch Time interviewe pour de vrai, c'est-à-dire *laisse s'exprimer*, une professeur de Droit, **Aude Denizot**. C'est en français dans le texte. Cet essai fait suite à l'essai paru dans L'Etoile Etrange formule originale du 29 janvier 2022 ; qu'est-ce qu'un niveau de lecture, téléchargeable gratuitement ici :

<http://www.davblog.fr/kiosque/ee20220113.pdf>

Ayant été à l'école dans les années 1970 à 1980, donc ayant échappé à la réforme Habut et aux méthodes anti-syllabiques globale ou semi-globale par le miracle de mes professeurs d'alors...*



* J'ai suivi la formation de l'IUFM entre 2005 et 2010,
* J'ai enseigné le français langue étrangère tout du long de 1990 à 2010 environ — ce qui permet de se maintenir au niveau de français, culture générale et actualité tout en se confrontant à des scolarités étrangères, essentiellement italienne et autrichienne,

* J'étais directement confronté au naufrage d'un certain nombre de jeunes élèves français, notamment en étant surveillant « pion » un an et demi au collège tout en visitant ou aidant à l'école primaire et en école maternelle

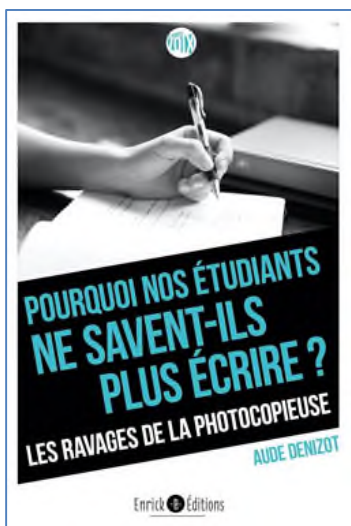
* et j'ai été confronté à un inspecteur tels qu'ils sont décrits dans cet interview, sans compter les retours d'un journaliste de Marianne qui faisait la formation IUFM avec moi pour le cas où Nicolas Sarkozy dissolverait le corps des inspecteurs de l'Education Nationale comme il prétendait en avoir l'intention...

Je souligne qu'il ne s'agit absolument pas d'un tour de manège du jeu socio-psychologique **Apitoyons-nous** (aka « Quel malheur ma bonne dame, mon bon monseigneur ! Si c'est pas Dieu possible etc. ») mais d'un tableau détaillé d'une situation, avec les exemples, les faits, — non en vrac, mais de manière claire, structurée.

Je peux absolument confirmer la totalité de ce que Aude Denizot décrit, à la fois pour les faits, les problèmes, les solutions et les obstacles, et la réalité des dommages exercés par le Ministère de l'Education Nationale dans le seul but de maintenir l'élite française psychopathe au pouvoir et livrer la population à la misère voire l'extermination de la population française que les ultra-riches étrangers veulent absolument atteindre.

Je ne peux que retenir que quelques extraits de cet entretien, mais son écoute voire sa lecture intégrale me paraît essentielle à n'importe quel lecteur qui ne souhaite pas finir comme vont assurément finir les français et ont déjà fini tant de peuples sur cette planète. En sachant que tout est rattrapable en quelques années, à condition malheureusement d'une révolution potentiellement sanglante.

Dans quelle mesure le niveau des élèves a-t-il baissé ces dernières années ? Est-ce qu'il y a vraiment de quoi s'alarmer ou est-ce qu'on n'a pas tendance à exagérer ?



<https://amzn.to/4j4ZDQd>

Je crois que c'est alarmant. Cette baisse du niveau, elle a été continue, progressive, mais il y a eu une accélération, je crois, à partir de 2010, parce qu'on est vraiment passé des simples fautes d'orthographe à un niveau extrêmement faible de compréhension, de grammaire, d'écriture.

C'est-à-dire que depuis 2010, à peu près, nous avons des étudiants qui ont du mal à construire une phrase, à écrire une phrase qui ait du sens, avec

une baisse inquiétante aussi du niveau en vocabulaire. Un vocabulaire extrêmement pauvre, des mots qui sont confondus, et de ce fait aussi de plus en plus de problèmes de compréhension en lecture, avec des difficultés à mesurer ce que dit un texte pourtant assez simple.

Donc, la baisse du niveau est extrêmement inquiétante puisqu'on arrive à un point où le langage écrit et oral ne permet plus de communiquer. Oui, parce que finalement, il y a eu de tout temps

des élèves qui avaient des difficultés en français, mais pour vous la situation s'est vraiment aggravée ces dernières années ?
Oui, moi, je l'ai vu dans mes copies.

Je corrige des copies d'étudiants à peu près depuis les années 2000 et j'ai vraiment vu une baisse dramatique. D'ailleurs, je ne suis pas la seule, c'est le sujet de conversation entre enseignants, la baisse du niveau sur la forme et de plus en plus sur le fond, puisque c'est lié.

Dès lors qu'on n'arrive pas à exprimer ce que l'on veut dire, on a du mal à restituer ses connaissances. On le voit, on le mesure et au fond, nous, nous arrivons très peu de temps après les évaluations PISA. L'université, c'est quelques années après, donc je dirais que nos sensations sont corroborées par les résultats PISA et autres.

Et puis, quelque chose qui me frappe aussi, c'est la quantité. Dans les années 2000, les étudiants écrivaient beaucoup, parfois même trop, ils faisaient un peu de hors-sujet parce qu'on sentait qu'ils avaient peur de manquer quelque chose. Nous avions, pour un examen de trois heures, une copie double avec trois, quatre, cinq, six, quelquefois davantage d'intercalaires.

Aujourd'hui, nous avons des étudiants qui nous rendent simplement la copie double. Ça peut arriver, ou un intercalaire et les bons étudiants, deux ou trois. Alors qu'avant, ils en rendaient davantage. Il y a aussi une perte de contenu, une perte de vitesse avec de plus en plus d'étudiants qui n'arrivent pas à terminer l'examen dans le temps imparti. Je le constate aussi. Je dirais que la baisse du niveau, elle est à tous les niveaux..

Mais de quelle baisse de niveau parlons-nous exactement ? Claire Denizot ne tarde pas à nous livrer du concret, et surtout quelque chose que n'importe qui peut vérifier par lui-même s'il peut lire ou interviewer des élèves ou des étudiants — peu importe qu'ils soient à l'Ecole primaire **(nés au moins en 2019)**, au collège **(nés au moins en 2015)**, au lycée **(nés au moins en 2012)**, ou en seconde année de maîtrise de Droit **(nés au moins en 2007)**,.

Autrement dit, la mission d'abêtissement massif de la population menée par l'Education Nationale à la botte des élites et des ultra-riches a déjà abouti : les professeurs cooptés de fait pour maintenir et aggraver cette abêtissement mortifère général sont eux-mêmes les produits de l'abêtissement forcé de la population.

Car nous parlons bien d'un abêtissement par la violence : on interdit aux parents d'enseigner eux-mêmes à leur enfants, on tente de faire fermer les écoles qui auraient des méthodes scolaires profitables à l'enfant avec des « commandos » d'inspecteurs débarquant à dix pour faire fermer l'école hors contrat et/ou faire virer les enseignants qui utilisent des méthodes moins toxiques que celles imposés par l'Education Nationale, on force le gaspillage du budget avec un matériel informatique complètement inutile voire néfaste pour le développement intellectuel, on détruit les cabines téléphoniques pour imposer le portable à tous les élèves, sans lequel ils ne pourront même pas trouver leur salle de classe ou d'examen.

Vous dites dans votre livre, finalement, que vous avez mis en place des cours de français pour aider vos étudiants à progresser en orthographe, et vous dites que vous avez affaire à des étudiants dont certains ne maîtrisent pas des règles simples que l'on apprend généralement en CP ou en CE1.

Oui, tout à fait. Au début c'est surprenant, mais on s'aperçoit très vite que c'est le cas. Moi, l'exemple que je préfère, c'est « a/à ». C'est une règle très simple « a/à », qu'on apprend en principe soit en CP ou au moins en CE1.

Et pourtant, jusqu'en Master 2, nous avons des étudiants qui ne maîtrisent pas cette règle. Ce qui me frappe aussi, c'est d'entendre les étudiants me dire : je sais qu'il y a une règle, mais je ne sais pas laquelle. Par exemple, pour « leur/leurs », savoir s'il faut accorder leur ou pas : oui je sais qu'il y a une règle mais je ne la connais pas.

Et donc dans ces cas-là, l'étudiant va répondre au hasard. C'est ainsi qu'ils font aussi pour les verbes comme subir, exclure, la

terminaison est mise au hasard. Tantôt, on met un t, un s, un e, on sent un flottement.

Donc, la règle elle-même n'est pas sue. Et du reste, quand on observe des étudiants qui progressent, quand on leur demande ensuite qu'est-ce qui vous a permis de progresser en orthographe ? Tous disent : c'est la leçon, c'est parce que j'ai compris, j'ai appris cette règle, j'ai appris comment faire la différence entre « a et à ».

Aussi étonnant que ça puisse paraître, ça veut dire que durant toute leur scolarité, personne n'a pris le temps de leur expliquer cette règle qu'un enfant de six ou sept ans est capable de comprendre, une règle extrêmement simple.

Et ça pour moi, ça montre que notre école est malade, comme je l'écris dans le livre, si en quinze ans de scolarité on n'est pas capable d'apprendre ça aux élèves, ça veut dire qu'il faut tout repenser, tout revoir. Il y a quelque chose qui ne va pas.

L'intelligence naturelle, c'est-à-dire la capacité à résoudre des problèmes, donc à savoir de quoi on parle — réside dans le langage. Mais pas un langage de perroquet à la manière des Intelligences Artificielles ou des éditorialistes de l'information télévisée et radio ou presse d'aujourd'hui : il faut que chaque mot utilisé le soit « à bon escient », c'est-à-dire, il faut que chaque mot soit appliqué à la réalité comme à l'idée qu'il désigne, la masse de vocabulaire par exemple listée dans un dictionnaire formant un système cohérent décrivant le monde et toutes les solutions à toute situation.

Or aucun de ces mots du dictionnaire ne sert à quoi que ce soit si celui qui veut les utiliser pour construire une phrase dotée d'un sens exact, ignore tout de la grammaire ou utilise des règles de grammaire fausses. Oui, on peut dire n'importe quoi et ensuite essayer de comprendre, essayer de décider, essayer de tomber sur la bonne solution, en constatant l'erreur ou le mensonge quand on est encore en mesure de le faire.

Mais on y perd énormément de temps, et il y a des erreurs qui ne pardonnent pas — mortelles ou ruineuses pour la santé, la prospérité, la liberté, qu'il s'agisse de conséquences à terme immédiat, court, moyen ou long. Et le pire sont les erreurs du type « le premier pas qui compte » : une fois commise, vous êtes certain de payer le prix. Et parmi ces erreurs il y a les Prix Darwin, ou tomber dans le piège des recettes des truands, tueurs psychopathes, apprentis dictateurs génocidaires etc. etc.

Il y a une perte de vocabulaire. Ce matin, je corrigeais une copie et je ne suis pas certaine mais je pense que l'étudiante n'a pas compris ce que voulait dire le mot « veuve ». Dans le petit exercice qui était proposé, on parlait d'une veuve et donc d'un défunt, et l'étudiante parlait de ce défunt comme d'un enfant, donc ça ne collait pas — et je me pose la question, je ne sais pas, c'était peut-être le stress, peut-être qu'elle sait ce qu'est une veuve...

Mais voilà où j'en suis. J'en suis à me demander si un étudiant de deuxième année (d'université de Droit) sait ce que c'est qu'une veuve. L'année dernière, j'ai eu un étudiant aussi qui ne savait pas ce que c'était qu'un marquis.



Ils ne sont pas du même monde que nous... on se demande bien ce qui peut vous et leur donner cette impression-là.

Donc, petit à petit, on a la sensation qu'on est en train de faire cours à des étudiants d'un autre monde, qui ne vivent pas dans le même monde que nous, pratiquement. Ça va devenir très compliqué de faire cours si, à chaque mot qu'on utilise, il va falloir vérifier que les étudiants ont bien compris.

Oui, il y a une raison qui explique cette pauvreté du vocabulaire, c'est que les enfants, puis les jeunes lisent de moins en moins et on sait qu'il est indispensable de lire et de lire de bons livres pour enrichir son vocabulaire.

Et là, on est face à un double problème, non seulement les jeunes lisent de moins en moins, mais de plus les livres sont simplifiés. Il y a eu dans le monde de l'édition tout un travail de simplification excessive des ouvrages, notamment on a supprimé le passé simple et nous,

On se rend compte que, par exemple, les étudiants ne savent plus écrire au passé simple. (NDT et les enseignants et les médias ne savent plus que le subjonctif existe toujours) Ce n'est pas dramatique, on utilise peu le passé simple en droit, mais au fond, au-delà des compétences, il y a aussi toute la structure qui va avec la grammaire.

La grammaire, la conjugaison structurent l'esprit et on se trouve de plus en plus avec des jeunes qu'on juge déstructurés. Vous avez beaucoup d'enseignants qui vous disent : ils sont perdus. C'est bien symbolique de ce problème. Ils sont perdus, ils ne savent plus où ils sont. On ne les a pas suffisamment structurés.

Dans la suite de l'interview, Claire Denizot cerne de très près — sans toutefois l'exprimer aussi durement que cela mériterait ni citer les exemples historiques précis de qui a déjà fait cela dans l'Histoire du Monde et avec quelles conséquences —,

*** d'une part le rôle joué par la dictature française de fait au service d'une élite incompétente — donc une élite qui veut absolument détruire toute**

possibilité qu'il existe une population compétente, donc capable non seulement d'identifier le parasitisme et la corruption, et pouvoir remplacer cette élite, ces hauts-fonctionnaires, ces élus, ces gouvernants.



« Des moutons\$\$\$\$\$ » Topaze1951

* d'autre part le rôle joué par les groupes de pression, aka les vendeurs d'armes qui en France possèdent les éditeurs scolaires, Blackrock, Vanguard, Israël et autres Parti Communiste Chinois qui profite du tour d'écrou à l'intelligence, détournent l'argent public de l'Education, détruisent le niveau scientifique pour monopoliser les dépôts de brevets et enrayer le progrès en France et fabrique de la chair à canon et de la misère aussi bien intellectuelle que physique.

On a une dégradation qui est générale — et c'est pour ça que je n'aime pas l'expression d'école à deux vitesses,

parce qu'elle laisse croire aux parents et aux enfants d'écoles qui ont une bonne réputation, d'écoles privées, qu'ils sont dans la vitesse supérieure, donc dans le bon groupe, et que comme on a échappé au lycée qui a une mauvaise réputation, le lycée du secteur, etc., c'est bon, on est dans la bonne vitesse.

Ce n'est pas ça du tout. Ce n'est pas ça du tout. En réalité, il y a une infinité de vitesses et il y a une baisse générale, y compris dans les excellents établissements. C'est-à-dire que même dans les très, très bons établissements, on ne retrouve plus d'élèves qui ont les compétences qu'avaient leurs prédécesseurs à une autre époque. Donc, tout le monde en pâtit et là encore, c'est le problème du système en général.

Oui, donc finalement les parents qui pensent que leur enfant est à l'abri parce qu'il est dans un très bon établissement privé, par exemple, font preuve d'une certaine naïveté, en réalité ?

Oui, je n'aime pas parler de naïveté parce que le système fait illusion — et puis je ne veux pas non plus généraliser parce que nous avons partout, et heureusement, d'excellents enseignants, d'excellents élèves, des élèves qui sont suivis, qui travaillent et qui sont bien entourés. Mais attention à l'illusion de l'école privée : il y a beaucoup d'établissements privés qui, en réalité, sont très moyens, qui certes ont de meilleurs résultats que l'établissement public d'à côté, mais parce que les élèves ne sont pas les mêmes.

En gros, si ces établissements sont meilleurs, ce n'est pas parce qu'il y a de bons enseignants, c'est parce qu'il y a d'abord des élèves dont les parents s'occupent, dont les parents ont pris un peu en main la scolarité.

Mais le choix de l'école privée ne règle pas tout, loin de là. Et ce n'est pas étonnant, encore une fois, puisque dans les écoles privées, les enseignants sont tout autant mal payés que dans les écoles publiques. Dans les écoles privées, on suit le même programme que dans les écoles publiques et dans les écoles privées, on fait parfois autant, sinon plus de photocopies que dans les écoles publiques.

Donc, à partir du moment où vous avez des enseignants qui sont mal payés, éventuellement pas très bien formés, qu'on utilise les mêmes méthodes, qu'il faut suivre les mêmes programmes, par quel miracle produirait-on des élèves d'un bon niveau ? On voit bien qu'il y a autre chose.

Autre chose mais quoi ? Aude Denizot progresse avec prudence et limite à mots couverts vers la réalité du problème et les faits les plus significatifs.

Probablement parce qu'elle se doute que les parents pourraient légitimement voire rouge et tout simplement lyncher l'élite parasite qui détruit l'avenir et les libertés de leurs enfants, et qui sont si souvent pris à la violenter et les violer, avec toutes les protections possibles du personnel politique, cf. l'affaire Bayrou, actuel premier ministre, et le fait qu'il est en réalité, selon les conclusions mêmes de la commission d'enquête et surtout la chronologie des événements, systématiquement menti et empêché toute tentative judiciaire de stopper les viols systématiques, les châtimements corporels, qui sont allés jusqu'à faire dévorer vivante une élève par des chiens.

Et alors qu'aujourd'hui on célèbre la « libération de la parole » sous tous les tons, et sur tous les écrans, dans la réalité les parents des enfants assassinés, violés ou mutilés sont systématiquement menacés hors écran et les manifestations pour empêcher les viols, meurtres et mutilations des suivants sont systématiquement interdites et réprimées par les autorités, et les nombreuses milices et autres sectes que ces autorités laissent proliférer et commettre exactions sur exactions.

Un second coup de zoom démontre que ce « quelque chose qui se passe à l'école » **a tout du totalitarisme**, donc du pire de l'Histoire de l'Humanité, d'il y a cinq mille ans à notre présent quotidien.

... ça explique aussi cette montée en puissance des écoles hors contrat. Écoles hors contrat qui sont libérées des contraintes du programme, qui sont libérées des contraintes de certaines méthodes imposées par les inspecteurs et donc qui arrivent effectivement à maintenir, pour certaines d'entre elles, un excellent niveau, un niveau d'excellence.

En latin et en grec, désormais il n'y a guère que dans des écoles hors contrat qu'on fait vraiment du latin et du grec, à quelques exceptions près, si on exclut les cinq, six établissements publics ou privés d'excellence, c'est dans le hors contrat qu'on va avoir un enseignement du grec et du latin qui est réellement un vrai enseignement de la langue.

Quel est le regard que porte l'Éducation nationale, justement, sur ces écoles hors contrat ?

Il est terrifiant. C'est-à-dire que l'Éducation Nationale redoute énormément cette fuite, donc on a un durcissement. C'est devenu plus compliqué d'ouvrir une école hors contrat. Il y a certaines inspections qui ressemblent à des descentes de CRS, des équipes... Par exemple, vous avez dix inspecteurs qui débarquent un matin pour inspecter une école maternelle hors contrat de soixante élèves.

Donc on a un acharnement, une obsession à vouloir combattre les écoles hors contrat — et de la même manière l'instruction en famille avec, là aussi, des situations je dirais inadmissibles.

Une administration, des rectorats dont on a l'impression qu'ils sont obsédés par **cette idée d'être méchants.**

Au fond, il y a vraiment de la méchanceté derrière tout cela, c'est comment est-ce qu'on va pouvoir obliger les familles à revenir à l'école publique ? Il y a certains rectorats qui refusent systématiquement les demandes d'autorisation d'instruction en famille ou pratiquement systématiquement.

Ça veut dire pour les familles retourner dans une école publique où éventuellement l'enfant a été harcelé, où l'enfant ne fait rien. Le ministère de l'Éducation nationale qui, dans cette affaire, est juge et parti, parce que...

Le niveau des écoles publiques est catastrophique, les parents partent, on refuse qu'ils partent mais c'est l'Éducation nationale qui gère ces refus, qui gère ces autorisations qui, généralement, sont des refus. Donc, il est juge et partie.

Et je trouve qu'il y a beaucoup d'arrogance dans cette attitude parce que la moindre des choses, quand vous n'arrivez pas à faire correctement votre travail, c'est de l'admettre. Donc, le ministère devrait dire : oui, en effet, nous sommes mauvais, on n'y arrive pas.

Si vous n'êtes pas contents, partez. Ce serait la position la plus cohérente. De la même manière qu'on peut dire à table : si le repas

n'est pas bon, tu ne manges pas. Tu n'as qu'à te faire ton propre repas si tu n'es pas content parce que ce n'est pas bon.

Et l'Éducation nationale, non, elle se crispe, elle est très arrogante et donc elle part du principe que l'éducation publique c'est la meilleure et elle veut obliger tout le monde à rentrer dans le bercail, à suivre ce qu'elle a décidé. Donc, c'est d'un autoritarisme redoutable.

La grille d'interprétation est charitable, mais fausse : la seule explication de cette attitude est la volonté de nuire à la population. C'est exactement comme quand les autorités violent toutes les lois et traités et tous les droits humains pour forcer la population à se faire vacciner avec un vaccin qui ne vaccine pas, dont les lots ne sont pas identiques, et qui provoquent un tiers de myocardite, un tiers de bébé morts nés ou de mort subite, une masse de turbo-cancers et de maladies « rares » jamais vues avant les campagnes de vaccination, — et une augmentation exponentielle de la mortalité des jeunes actifs (moins de cinquante ans) — quand parallèlement le gouvernement intervient pour menacer les médecins traitants de supprimer leur licence, et interdisent chaque traitement qui permet de soigner effectivement le COVID ou les séquelles des vaccins.

La méchanceté voire le pur sadisme — car nous parlons de harcèlement, d'interrogatoire de mauvaise foi, de destruction morale et de calomnie des professeurs qui oseraient enseigner réellement à lire aux élèves — n'est que le visage du fascisme, peu importe de quelle idéologie il se prétend, peu importe quel masque il prend pour avancer dans sa quête du pouvoir absolu, et de transformer en objet (souvent sexuel) tout individu qui aurait dû grandir libre, heureux donc bien intention et salvateur.

Un troisième coup de zoom notamment sur l'actualité récente sur la manière dont nos ministres veillent à la bonne instruction de leurs enfants — celles qu'ils refusent aux enfants des autres, prouve cependant que **Aude Denizot** n'est pas dupe. Par ailleurs en tant qu'enseignante en Droit Privé en contact avec les professeurs d'Histoire du Droit, elle ne peut pas ignorer la réalité des systèmes politiques et éducatifs à travers l'Histoire de l'Humanité.

Donc Aude Denizot voit forcément clair dans ce qui arrive — mais elle a probablement trop à perdre pour endosser le costume de révolutionnaire et entrer en politique, aussi brutalement que l'urgence de la situation le nécessiterait. Et c'est d'ailleurs pour cela qu'on la laisse parler sur YouTube et publier des livres.

Juste on peut se demander à l'heure où l'expression des opinions et la remise en cause des autorités politiques et ultra-riches est désormais criminalisée, pour combien de temps encore ? Car le problème à tergiverser et moyenniser, c'est que certes, on peut garder jusqu'à un certain point les mains propres et son petit confort.

...Jusqu'à ce qu'on crève soi-même la bouche ouverte après la dose de trop du vaccin qui ne vaccine pas, ou que la nième loi sur « le droit » à mourir, permette de vous faire exécuter en douce et déclarer cela une mort « naturelle ».

Si vous croyez que j'exagère, rappelez-vous la consigne du gouvernement de piquer les vieux à l'EH PAD en cas de rhume, pour ne pas « surcharger » les services d'urgence qu'Agnès Buzyn elle-même en tant que ministre de la Santé avait réduit au plus petit nombre autorisés à soigner le COVID (et tout était COVID à l'époque) — afin de provoquer artificiellement l'encombrement des services de l'urgence et communiquer en mode « panique ». Tout en forçant le personnel de ces services d'urgence à ne pratiquer que les « soins » les plus mortels pour les patients accueillis, ce qui permettait de booster la mortalité attribuée au COVID 19. Plus renseignez-vous sur la « fin de vie » telle qu'elle est pratiquée au Canada depuis Trudeau et telle qu'elle s'annonce en France.

L'Éducation nationale a peut-être aussi un certain intérêt à conserver son monopole, puisqu'effectivement, comme vous le dites, ça peut aussi être un moyen pour faire passer certaines idéologies ou une certaine vision de l'histoire par exemple ou autre, aux enfants.

Oui, tout à fait. Je pense que c'est délibéré. Elle souhaite en effet imposer sa propre vision, son propre programme, son propre abêtissement, sa propre nullité. L'idée, c'est que la masse, tout le monde sauf les enfants des élites, bien sûr, qui arrivent à échapper à cela, mais l'idée c'est que tout le monde soit dans le même moule

totalitaire, avec des idées toutes faites et en effet avec derrière une certaine idéologie, des cours d'histoire un peu orientés, mais surtout cette, je dirais, cette nullité, c'est-à-dire les enfants ne savent ni écrire ni lire, ni compter.

Donc, c'est vraiment l'empire de la bêtise et on veut imposer ça à tous pour qu'il y ait très peu de têtes qui dépassent. Mais évidemment, on l'a vu avec nos ministres de l'Éducation nationale, eux ne sont pas concernés. Ça, c'est très fréquent. L'État impose aux autres sans évidemment vouloir s'imposer quoi que ce soit à lui-même.

On le voit avec la réduction du déficit, tout le monde doit faire des efforts, sauf nos dirigeants. Donc c'est pareil, tout le monde doit mettre son enfant à l'école publique ou privée sous contrat, mais nos dirigeants, eux, ne sont pas concernés.

C'est très facile quand on habite dans le sixième arrondissement d'échapper à la nullité de l'école publique, parce qu'il y a dans le sixième arrondissement trois, quatre, cinq établissements d'excellence. Mais dès lors que vous n'habitez pas à Paris, sixième, cinquième, septième, dès lors que vous habitez en province, là ça devient extrêmement compliqué.

Et c'est pour ça que les gens essaient de faire l'instruction en famille, qu'ils montent des écoles hors contrat, c'est parce qu'ils n'habitent pas à Paris dans le sixième. Donc, il y a une attitude extrêmement élitiste, méprisante de l'élite sur le peuple, sur 99,99% de la population.

Je crois que c'était l'ancien ministre de l'Éducation nationale, Pap Ndiaye, qui a mis ses enfants à l'École alsacienne, qui est une école très réputée, une école privée.

Tout à fait. Plusieurs choses sur l'École alsacienne, effectivement elle est en plein centre de Paris, dans le sixième arrondissement, c'est très difficile d'y entrer, notamment en cours de scolarité, parce que les classes sont pleines.

Or, les enfants de Pap Ndiaye, en tout cas l'un d'entre eux, est arrivé en cours de scolarité donc ça veut dire... pas en petite section ni en sixième. Ça montre bien les facilités qui lui ont été offertes. Mais Pap Ndiaye a pu bénéficier de cela, tout comme Amélie Oudéa-Castera a pu inscrire ses enfants (à Stanislas) parce qu'elle n'habite pas trop loin.

Aude Denizot ne se contente pas de décrire le naufrage et d'annoncer les catastrophes, — les derniers chapitres sont consacrés à des solutions pratiques qui fonctionnent immédiatement, et remontent le niveau d'instruction, le libre-arbitre et la culture général en quelques semaines

Malheureusement, vous pouvez parier que ceux qui travaillent à l'abâtissement des enfants et à la destruction des libertés des citoyens à travers toutes ces manigances — auront regardé les conclusions de Aude Denizot, et travaillent déjà à enrayer toutes les solutions, toutes les résistances, que Aude Denizot enseigne.

La preuve : suivez simplement les lois et décrets et directives européennes, et la manière dont notre dictature criminalise tout ce qui relève d'une civilisation de lettres et d'intelligence naturelle — et remplace toutes les sources d'information par des machines à répéter leur propagande et manipuler.

Est-ce que vous pensez que l'effondrement du système scolaire peut encore être évité ? Quelles sont les solutions que vous préconisez pour mettre un terme à cette chute du niveau ?

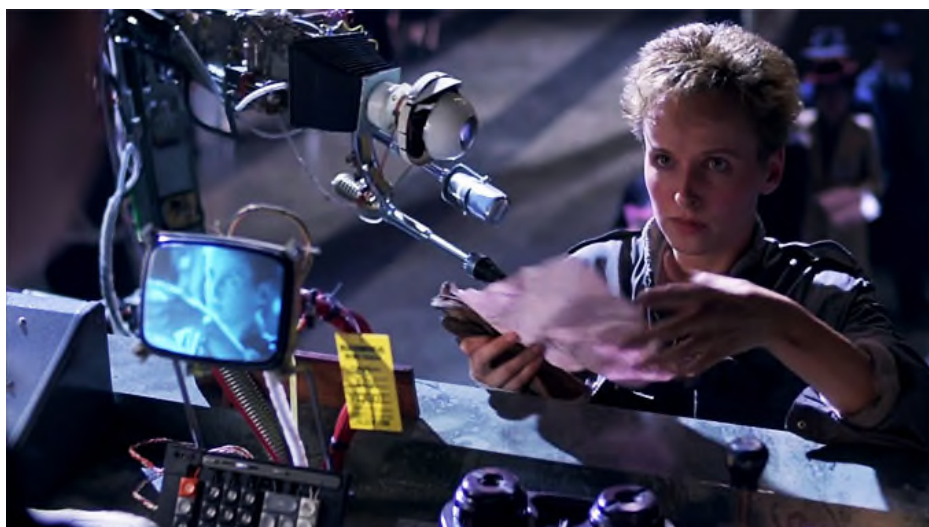
Il y a des solutions au niveau macro, c'est-à-dire au niveau national. Là, à l'heure actuelle, elles sont difficilement envisageables parce qu'il nous faudrait un autre président.

Il nous faudrait évidemment un autre gouvernement. Il faudrait quelqu'un de suffisamment puissant et courageux pour désactiver le ministère de l'Éducation nationale, c'est-à-dire mettre au placard

tous ces hauts fonctionnaires du ministère, assécher ce ministère, vous avez énormément de directions dans ce ministère qui ne servent à rien.

Je rappelle que l'Éducation nationale, c'est 1 200 000 personnes qui travaillent à l'Éducation nationale, mais d'après ce que j'ai compris, seulement 900 000 enseignants. Donc, ça fait beaucoup de personnel, me semble-t-il, pour le nombre d'enseignants que nous avons.

Mais voilà, la tâche est telle que pour le moment, avec le président que nous avons, ce n'est pas envisageable. Donc, c'est au niveau local qu'il faut agir. Et je crois que d'abord, il faut prendre conscience du faible niveau, c'est-à-dire ne pas être dans cette illusion que comme c'est une école privée, c'est une bonne école, etc.



*Cri du cœur du personnel vécu dans les couloirs d'un collège :
« L'Education Nationale, c'est Brazil » (le film de Terry Gilliam)*

Il y a une prise de conscience à avoir et ensuite une liberté à exercer, et ça à tous les niveaux. Vous voyez ? Liberté des enseignants. Il faut que les enseignants prennent des libertés

vis-à-vis de leurs inspecteurs.

C'est difficile. On peut le faire de manière un petit peu cachée. Le jour où l'inspecteur arrive, on fait illusion, on lui présente des choses qui font croire qu'en temps normal tout se fait en projets, en ateliers, en approches transversales, et le reste du temps on a une classe disciplinée, structurée, un cours magistral avec des échanges, etc.



Un professeur récalcitrant convoqué à Paris pour être interrogé sur la méthode BA B.A qu'il applique en dépit des consignes réitérées des inspecteurs de l'Education Nationale. (Brazil de Terry Gilliam) A peine exagéré.

Liberté pour les parents, il faut que les parents osent la liberté. Liberté de ne pas seulement suivre ce que fait la maîtresse, faire un travail à la maison complémentaire, liberté de quitter l'école, liberté de créer une école hors contrat avec d'autres parents.

Pour moi, redresser le niveau, ça va aujourd'hui... ça passe par le local, par les familles, par les parents, par des groupes de parents. Il ne faut rien attendre d'en haut. Tout doit venir d'en bas avec des initiatives individuelles du petit collectif, et je dirais que c'est déjà le cas.

C'est grâce à eux, grâce à ces instituteurs qui luttent contre le système, grâce à ces parents qui luttent contre le système, qu'on a encore quelques bons élèves, quelques étudiants, qui savent écrire.

En gros, donc, supprimez tous les écrans, supprimez les photocopies, lire et écrire et recopiez énormément en s'en tenant aux textes intégraux originaux non censurés, non simplifiés, non condensés, non altérés.

Les cours subdivisés en leçons simples doivent être affirmés, le professeur répondre aux questions. En aucun cas il ne faut juger ou parler à propos d'eux comme par exemple noter ou enseigner « comment faire un résumé », mais toujours se rapporter au fond du sujet et à son contexte, en aucun cas utiliser une recherche internet (truquée par Google).

...et, même si ce n'est pas cité par Aude Denizot, en aucun cas recourir à l'Intelligence Artificiel ou à ses dégueulis, sachant que **le plan de nos gouvernements récents est gros comme une maison** : faire en sorte que l'Intelligence Artificielle « la voix de son maître » soit désormais au centre de tous les ministères — éducation, justice, etc. afin que personne ne puisse plus s'informer et prendre les bonnes décisions.

Si ce n'est pas déjà fait, vos manuels scolaires seront rédigés par intelligence artificiels, vos professeurs choisis par intelligence artificielles, et d'abord pour faire garderie et menacer physiquement les bons élèves afin de les abêtir, tandis que l'inspecteur verra rouge si le cours ne se résume pas à « demandez à Chat GPT ! »

Le 19 mai 2025.

ILLUSTRATIONS

Toutes les illustrations de ce numéro sont créditées, excepté les publicités, promotions et couvertures avec leurs titres explicites qui visent à identifier correctement le support ou l'œuvre commentée dans ce numéro. A ma connaissance, ce numéro ne comporte pas d'images **entièrement** générées par intelligence artificielle, les auteurs de ces logiciels ayant bizarrement « oublié » l'option qui pourrait lister quels illustrateurs, vidéastes et photographes auront vu leur travail utilisé pour créer les images en réponse à nos prompts.

J'imagine qu'un informaticien aura un jour le bon goût de créer l'intelligence artificielle qui fera le boulot d'identifier les véritables auteurs d'une illustration à la place des sites vendant des images générées artificiellement sur prompt. En attendant, L'étoile étrange étant gratuit, aucune illustration reproduite ne l'est dans un but commercial et sans volonté de nuire à quiconque.

TEXTES

Tous les textes sont crédités. Ce numéro ne comporte pas de texte généré par intelligence artificielle. Il s'agit soit de mes textes à moi, tous droits réservés David Sicé à la date de mise en ligne de ce numéro, les autres appartenant au domaine public ou étant des courtes citations. Aucune exploitation commerciale ni adaptation sans autorisation expresse de l'auteur n'est autorisée. Une exploitation pédagogique ou la diffusion à titre gratuit de ce numéro au format original .pdf est autorisée à condition de ne pas modifier ce document et son contenu.

Aucune exploitation par intelligence artificielle ou autre procédé industriel et/ou robotisé de ces textes, photocopie et capture d'écran inclus — **n'est autorisée par l'auteur** — mis à part la reproduction de la couverture de ce fanzine dans le cadre d'une critique, d'un recensement, ou de travaux universitaires. Vous pouvez fournir le numéro entier à vos lecteurs, **mais vous ne pouvez pas en diffuser le contenu altéré ou non**, peu importe par quel moyen ou média. Vous ne pouvez pas le faire résumer ou lire à haute voix par une intelligence artificielle : lisez vous-même à haute voix ou trouvez un autre être humain pour vous le lire à haute voix, avant que cette espèce ne disparaisse de votre voisinage.

NOT SUPER. NOT HEROES. NOT GIVING UP.

Chroniques de la Science-fiction

Semaine du 28 avril 2025

MARVEL STUDIOS

THUNDERBOLTS*

MARVEL STUDIOS PRESENTS A KEVIN FEIGE PRODUCTION "THUNDERBOLTS" FLORENCE PUGH SEBASTIAN STAN WYATT RUSSELL OLGA KIRYLENKO LEWIS PULLMAN GERALDINE VISWANATHAN WITH DAVID HARBOUR WITH HANNAH JOHN-KAMEN AND JULIA LOUIS-DREYFUS
CASTING BY SARAH HALEY FINN, CSA ADAPTED BY DAVE JORDAN WRITTEN BY SON LUX PRODUCED BY ANDY PARKY EXECUTIVE PRODUCERS JAKE KATHRISON EDITOR SANJA HAYS COSTUME DESIGNER ANGELA CATANZAROLI MAKEUP HARRY YUON, ACE PRODUCTION DESIGNER GRACE YUN EXECUTIVE PRODUCERS ANDREW DROZ PALERMO, ASC
PRODUCED BY DAVID J. GRANT ALLIANA WILLIAMS EXECUTIVE PRODUCERS BRIAN CHAPEK JASON TAMEZ PRODUCED BY LOUIS D'ESPRISSO PRODUCED BY KEVIN FEIGE, P.P.S. PRODUCED BY ERIC PEARSON PRODUCED BY ERIC PEARSON AND JOHANNA CALO DIRECTED BY JAKE SCHRIER

ONLY IN THEATERS MAY 2

Calendrier

Les sorties de la semaine du 28 avril 2025



LUNDI 28 AVRIL 2025

BLU-RAY UK

Section 31 – 2025* (fx StarTrek, **woktox artificiel**, 28/4, br+4K, PARAMOUNT UK)

A Samurai in Time 2023 (voyage dans le temps, 2br, 28/4, THIRD WINDOW UK)

Pale Rider 1985**** (western fantôme, 4K+br, 28/4, **VF**, WARNER BROS UK)

The Tunnel to Summer 2022 (ani rom fant. br+dvd 28/4 coll, ALL THE ANIME UK)

bluraydefectueux.com

Ne restez pas seuls face à un blu-ray ou un dvd qui devient soudain illisible, sans raison apparente. Le site Blu-ray Défectueux vous offre un forum // un blog /// un moteur de recherche dédié //// un Facebook. Sur le forum, des pistes, des tutos (identifier le presseur d'un disque, le tester), les coordonnées éditeurs/presseurs, nous traitons DVD, BD et UHD.



MARDI 29 AVRIL 2025

TELEVISION INT/FR

Disney Andor 2025 S2E4-6 (woke, 29/4, faux star wars, DISNEY INT/FR)

The Handmaid's Tale 2025 S6E6: Surprise (faux Handmaid's Tale, dystopie
propagande woke scientologie toxique, 29/4, HULU INT)

BLU-RAY US

Section 31 – 2025* (fx Star Trek, wok tox artificiel, br+4K, 29/4, PARAMOUNT US)

Time Cop 1994 (temporel, Van Damme, 4K+br, 29/4, SHOUT FACTORY US)

Shanks 1974 (contrôle des corps, M. Marceau, br, 29/4, CINEMATOGRAF US)

Devil Doll 1964+Cuse of the Voodoo 1965 (possession, br, 29/4, VINEGAR US)

Mayfair Witches 2024** S2 (série télé, sorcière woke, 2br, 29/4, RLJ US)

L'ART DU RÉCIT

L'école et les ateliers d'écriture ne vous donnent simplement pas les outils qui permettent d'écrire ce que vous voulez, quand vous voulez et sans aucun stress. Découvrez les premiers chapitres gratuitement sur Amazon.fr, sur Davonline.com.





MERCREDI 30 AVRIL 2025

CINE FR+ES+IT

Disney Thunderbolts* 2025 (superzéros woke, 30/4, ciné FR+ES+IT)

TELEVISION INT/FR

L'éternaute 2025 S1E1-6 (apocalypse, inva extraterrestre, 30/4, NETFLIX INT/FR)

Government Cheese 2025 S1E5 (surréaliste, miracles, 30/4, APPLE TV INT)

Astérix & Obélix : le Combat des Chefs 2025 (sériani, A. Chabat, 30/4, NETFLIX)

BLU-RAY FR

La chose derrière la porte 2024 (monstre, br, 30/4, **VF**, SONY FR)

Bleach 2004 part 3: S3-4 (série ani ftzy urb, 4br, 30/4 **VF**, ALL THE ANIME FR)

BLU-RAY ES

Werewolves 2024* (loup-garou, blu-ray, **artificiel**, GABITA BARBIERI ES)

Warcraft 2016** (fantasy, monstre, 4K+br, 30/4, UNIVERSAL ES)

Nosferatu 2024* (remake, vampire, 4K+br, 30/4, SINISTER FILMS ES)

Dracula Untold 2014 (vampire, 4K+br, 30/4, UNIVERSAL ES)

Inception 2010** (cybervirtuel, 4K+2br, 30/4, WARNER BROS ES)

District 9 – 2009** (invasion extraterrestre, mutant, 4K+br, 30/4, SONY ES)

Constantine 2005** (anges/démons, 4K+br, 30/4 **VF**, WARNER BROS ES)

Jumanji 1995*** (fantastique, monde perdu, 4K+br, 30/4, SONY ES)

Pale Rider 1985**** (western fantôme, 4K+br, 30/4, **VF**, WARNER BROS ES)

The Omega Man 1971** (postapo, vamp, C. Heston, br, 30/4, , **VF**, WARNER ES)

A Clockwork Orange 1971*** (prospect, **ultraviolent**, 4K+br, WARNER BROS ES)

Dracula Has Risen from the Grave 1968 (vampire, br, 30/4, **VF**, WARNER ES)



BLU-RAY AU

Companion 2025* (robot wokissime toxique promort, 4K, 30/5, ROADSHOW AU)
Tales of Adventures 1954 (The 27th Day / The Night the World Exploded! / This Island Earth / Devil Girl From Mars / The Gamma People, 4br, 30/4, IMPRINT AU)
It came from out of Space 1953*** (inva extraterrestre, 4K+br, 30/4, IMPRINT)
Flesh and Fantasy 1943+Dead of Night 1945 (fantastique, 2br, 30/4, IMPRINT)

BLU-RAY US

Mutant Aliens 2001 (animé, Bill Plympton, 30/4 DEAF CROCODILE US)

BANDE DESSINEE FR — 23 ET 25 AVRIL 2025

Hawkmoon 2025 T4 : Le secret des Runes (ftsy, Le Gris/Dellac, 30/4, GLENAT FR)
Système Solaire 2025 T4: Uranus, le cristal bleu (Lecigne/Foche 30/4 LOMBARD)
La Nuit est belle 2025 (comédie, fantôme, Graham / Guarino, 30/4, BAMBOO FR)





JEUDI 1^{ER} MAI 2025

CINE DE/INT

Disney Thunderbolts* 2025 (superzéros woke, 1er/5, ciné DE)

The Legend of Ochi 2025 (monstre, probablement woke tox, 1er/5, ciné DE)

Death of a Unicorn 2025 (monstre, ftzy urb. Probable wok, 1er/5, ciné DE+US)

Le maître et Marguerite 2024** (fantastique, pouvoirs psi, 1^{er}/5, ciné DE)

TÉLÉVISION US/INT

Ghost 2024 S4E21: Kyle** (sitcom fantômes, 1er/5, CBS US)

SurrealEstate 2025 S3E05: The Gardener (fantô, 1er/5, SCIFI US)

BLU-RAY FR

Shaun of the Dead 2004*** (apoca zombie, 4K+br, 1er/5, STUDIO CANAL FR)

BLU-RAY IT

Wolf Man 2025* (loup-garou woke, 4K+br, 1er/5, **VF**, PLAION IT)

Les chroniques de la Science-fiction est une récapitulation hebdomadaire gratuite pour mémoire de l'actualité des récits de Science-fiction. Cette actualité est difficile à suivre au quotidien et plus encore à retracer des années après. Vous retrouverez une partie de ces informations sur le davblog.com et sur le forum philippe-ebly.fr

<https://davblog.com/index.php/actualite>



VENDREDI 2 MAI 2025

CINE UK+US+ES+IT

Disney Thunderbolts* 2025 (superzéros woke, 2/5, ciné FR+ES+IT+UK)
The Last Spark of Hope = The Last Human 2023 (postapo, 2/5, VOD US)
Parthenope 2025 (fausse fantasy / sirène, **adulte**, 2/5, ciné UK)

TELEVISION INT/FR

Wondla 2025 S2 (série animée 25/4, probable **woke** APPLE TV MOINS INT/FR)

BLU-RAY FR

Little Nemo 1989** (animé, jeunesse, fantasy onirik, br, 25/4, SPECTRUM FR)

BLU-RAY DE

Planète B 2024 (cyber virtuel woke, br, 2/5, **VF**, SPLENDID FILM DE)
Le Comte de Monte Cristo 2024** (aventure, 4K+br, 2/5, **VF**, CAPELIGHT DE)

SAMEDI 3 MAI ET DIMANCHE 4 MAI 2025

TELEVISION INT/FR

New New Dr Who 2025 S1E04: Lucky Day (inva ET **wok tox**, 3/5, DISNEY INT/FR)

TELEVISION INT+US +FR

Dead City 2026 S2E1: Power Equals Power (apozombie, 4/5, AMC US)
The Last of Us 2025* S2E04 (postapozomb, **wokissim toxiq**, 4/5, HBO US)
El Ministerio del Tiempo 2020** S4E01: Perdu...** (uchro, 4/5, SYFY FR)
Tales of the Underworld 2025 (série ani, fx Star Wars **woke**, 4/5, DISNEY FR)



NOVELISATION PROSPECTIVE : METROPOLIS

MÉTROPOLIS

d'après le film de Fritz Lang et la novellisation de Théa Von Arbou.

Entre la tête et les mains, il doit y avoir un coeur.

1

FREDER

Pour le bonheur de leurs enfants, les Pères avaient construit un jardin. Le Club des Fils était une oasis de verdure et de fontaines enchantées, peuplée d'oiseaux exotiques et de gibiers à peine effarouchés.

C'était le lieu préféré de Freder Fredersen.



Bien sûr, il y avait aussi l'île aux Grands Orgues, et le Stade Aérien, mais les Grands Orgues convenaient plus à son humeur mélancolique — et aujourd'hui, il préférait s'amuser.

Le Stade Aérien, il y était encore ce matin. Oh, il était bien incapable de rivaliser avec ses camarades plus âgés ou aussi âgés que lui mais plus rudes. Et se mesurer à des plus jeunes que lui ne l'intéressait pas. Alors il adorait jouer les arbitres, tirer le coup de feu du départ des courses, applaudir à tout rompre les vainqueurs et aider à ranger javelots et balles épars.

Jusqu'à ce matin, où, à l'issue de la course, il avait entendu l'un de ses camarades souffler à un autre, alors qu'ils ne l'avaient pas encore vu : « Nous courons mais lui tient le pistolet... »

Freder avait d'abord cru que le jeune athlète aurait aimé lui aussi lancer le départ de la course. Mais c'était son privilège à lui, Freder, le fils

de Jo Frederesen, l'homme le plus important de la ville, à qui on ne devait rien refuser !

Mais il y avait aussi leur ton, leurs yeux, leur rire. Tout cela n'avait rien d'amical. Rien de fraternel. Sans savoir exactement pourquoi, Freder avait été déçu, et il avait souffert, cruellement, de cette unique phrase. Pour oublier, il s'était hâté l'après-midi même vers les jardins riants du Club des Fils, après le repas sous le regard impassible de son garde du corps, Slim.

« Laquelle de ces dames aura la joie de divertir l'honorable Maître Freder ? demanda tout sourire le vieux majordome du Club.

Il désignait d'un geste large la douzaine de jeunes filles costumées et masquées qui pouffaient et se trémoussaient devant le jeune homme.

Après avoir longuement considéré une bergerette et une nympnette avec une fleur accrochée à son bon-net de bain, Freder jeta son dévolu sur la nympnette. Il se mit à la poursuivre à travers le jardin, tandis que les deux jeunes gens poussaient de grands éclats de rire.

Ils en étaient à courir autour de la grande fontaine qui se dressait à l'entrée du Club quand quelqu'un poussa les deux énormes vantaux de bois précieux.

Et il se produisit un événement qui n'avait jamais eu lieu auparavant.

Une jeune fille blonde, dans la robe rapiécée corsetée des Ouvrières fit son entrée au Club des Fils. Elle était entourée de petits garçons et de petites filles maigrichons à peine vêtus de haillons, qui, tremblants, demeuraient massés autour d'elle. Les plus jeunes s'agrippaient aux pans de sa pauvre robe, en le regardant lui, Freder, le Premier des Fils, comme il était la chose la plus curieuse et la plus terrifiante qui soit.

Mais il n'y avait aucune crainte dans le regard de l'étrange jeune fille. Ni aucune haine, ni aucun mépris d'ailleurs. Seulement de la paix et... de l'amour ?

« Regardez... disait la jeune fille d'une voix chantante : regardez, car ces gens sont nos frères et nos sœurs. Ils sont nos égaux et ils faut les aimer comme nous devons nous aimer. »

Aimer... pensa alors Freder, fasciné. Dans le regard et dans la bouche de cette femme merveilleuse, cela ne semblait n'avoir plus rien à voir avec les plaisirs légers mais fugaces du Club des Fils. Cela semblait partir d'un sentiment infiniment plus grand, plus puissant, qu'il lui semblait n'avoir jamais connu...



« C'est un scandale ! » criait le vieux majordome, tout en rameutant toute la domesticité du Club pour chasser les intrus.

Effrayés les enfants en haillons refluèrent dans le couloir, et la belle inconnue suivit le mouvement, toujours aussi digne, toujours aussi forte.

« Je suis désolé pour ce dérangement, se lamentait le majordome auprès de Freder, vraiment désolé : nous veillerons à ce que cela ne se reproduise jamais plus. Il y aura une enquête ! Et les coupables seront punis !

— Non ! Pas d'enquête ! répondit Freder, avec une énergie qu'il ne se connaissait pas : pas d'enquête et pas de punitions ! »

Sans pouvoir dire exactement pourquoi, les mots d'enquêtes et de punitions associé à des ouvriers aperçus dans la partie supérieure de la cité le plongeait dans un profond malaise.

« Mais... protesta le Majordome.

— J'ai dit ! » rétorqua Freder d'un ton sans appel. Le vieil homme s'inclina.

Qui était-Elle ? se demanda le Premier des Fils. Bien sûr, personne ne saurait le renseigner ici : elle venait des niveaux inférieurs de la Cité. C'était une ouvrière. Peut-être une maîtresse d'école, ce qui expliquerait les enfants ? Il fallait qu'il sache, il fallait qu'il la retrouve. Pour comprendre de quelle amour elle parlait avec tant de douceur, et qui étaient ces frères et ces soeurs qui devaient l'aimer, autant qu'ils s'aimaient eux les uns les autres. Et si ils devaient l'aimer, cela voulait dire qu'Elle... Elle devait l'aimer aussi !

Freder se sentit envahit d'une joie formidable. Une force qui lui permettrait de venir à bout de tout, de soulever des montagnes, de descendre en enfer, d'enfreindre les ordres de son père.

Il sortit du Club des Fils pour prendre la direction des niveaux inférieurs.

2

FREDERSEN

« Londres, moins cinq points » annonçait d'une voix morne le premier courtier d'une rangée de cinq.

Ils étaient tous habillés de manière strictement identiques : un costume trois pièces sombre, une cravate assortie, la pochette et tous les accessoires en argent massif — épingle, montre à gousset, chevalière.

Ils étaient tous coiffés de la même manière : les cheveux courts, noirs, blonds ou châains, soigneusement lustrés à l'aide de brillantine afin que pas un brin, pas une boucle ne bouge durant la journée entière de dix heures que devait durer leur travail.

Ils se tenaient le long d'une luxueuse table en bois d'acajou rehaussée de cuivre, bâtie en arc de cercle, à l'intérieur de laquelle étaient installées de lourdes machines à claviers mécaniques. Et ils étaient suspendus aux lèvres de Jo Fredersen, Seigneur et Maître de Métropolis.

« Vendez. » répondit sèchement l'homme long et maigre qui se tenait au centre de la pièce.

C'est alors que le jeune Freder fit irruption. Sale, échevelé, son splendide costume blanc déchiré. Comme il voulait se jeter dans les bras de son père, Joséphat, le Premier Secrétaire du Maître de Métropolis le retint à grand peine.

« Joséphat ! s'écria Freder en apercevant le visage de celui par qui il avait toujours dû passer pour parler à son père. Joséphat ! J'ai vu l'Enfer en bas !

— Freder ! s'exclama le Premier Secrétaire en le suppliant de parler moins fort d'un geste tremblant de la main : Calmez-vous ! Que faisiez vous en bas ? Vous savez bien que votre père vous a interdit de descendre dans les niveaux inférieurs de la ville ! »

Loin d'écouter Joséphat, Freder se raccrocha frénétiquement à la tête et au col du digne secrétaire, décoiffant et débraillant du même coup la tenue jus-qu'alors irréprochable de l'honorable cadre.

« Joséphat ! sanglota le jeune homme : j'ai vu les dieux barbares Moloch, Baal et Ganesha réclamer leur part d'hommes et de femmes. J'ai vu mes frères et mes sœurs monter sur les autels enfumés et mourir en hurlants !

— Que racontes-tu, mon enfant ! » interrogea Joséphat, qui, cédant à l'intense émotion qui bouleversait Freder, berçait le jeune homme dans ses bras.

Freder lui se raccrochait au Premier Secrétaire, sanglotant convulsivement : « Les Machines, Joséphat ! expliqua-t-il enfin : j'ai vu les Machines sous Métropolis tuer des Ouvriers... il y a eu une erreur. Une explosion ! La vapeur a jailli, elle a brûlé les hommes, elle les a soulevé comme des petits morceaux de papiers qu'on jette dans un feu ! Et j'ai bien failli mourir, moi aussi...

— Que se passe-t-il ici, Joséphat ? » interrogea une voix froide et coupante devant eux.

C'était celle de Jo Fredersen, qui avait interrompu ses transactions et congédié ses courtiers. Se raidissant, Joséphat et Freder s'éloignèrent l'un de l'autre. Freder sécha ses larmes et Joséphat rajusta son col, tenta de se recoiffer du bout des doigts. Le Premier Secrétaire toussota :

« Haem... Il y a eu une explosion à l'usine, Mon-sieur. Une explosion grave semble-t-il... »

Jo Fredersen s'approcha d'un pas, le visage fermé, ll'œil noir.

« Et c'est mon fils qui vous l'a appris ?

— Je... bégaya Joséphat, perdant visiblement tous moyens : oui, je crois qu'il était sur place, Monsieur. »

Freder regarda son père puis le Premier Secrétaire. Qu'avait-il fait ? Quelle catastrophe allait-elle s'abattre une fois de plus sur les gens qu'il aimait ?

« Comment se fait-il, gronda Jo Fredersen, que ce soit mon fils et non vous-même qui m'appreniez cette nouvelle ? »

Freder tenta alors intervenir et s'élança : « Père, fit le jeune homme en agrippant les épaules de l'homme le plus puissant de Métropolis, j'étais seulement venu vous dire que...



— Silence ! ordonna Jo Frederesen. Je t'avais inter-dit de te rendre dans les niveaux inférieurs. Tu seras puni. »

Freder baissa la tête, à nouveau au bord des larmes. Son père allait appeler Slim et il serait à nouveau enfermé dans ses appartements. Plus de Club des Fils, plus de Stade Aérien et surtout plus aucune possibilité de retrouver cette mystérieuse jeune femme !

Quelqu'un frappa à la porte.

Obéissant au hochement impérieux de Jo Frederesen, Joséphat s'empressa d'ouvrir la porte. C'était un homme gros et barbu, en combinaison de travail rouge, qui tripotait nerveusement sa casquette de contremaître. Freder le connaissait : il s'agissait de Grot, le responsable de la Machine Mère — l'usine d'où provenait l'essentiel de l'énergie qui alimentait la Ville.



« Qu'y a-t-il, Grot ? demanda sinistrement Jo Frederesen.

Le gros homme s'avança, à petits pas, pour tendre une liasse de papiers chiffonnés. Sa main était si peu assurée que l'un des papiers, jaune et grumeleux, glissa jusqu'aux pieds de Freder. Le jeune homme profita du fait que personne ne regardait de son côté pour ramasser l'étrange document et le faire disparaître dans sa poche.

« Ce sont ces maudits plans, Monsieur Frederesen, avoua Grot. Nous en avons encore retrouvés dans les poches des morts de l'explosion de cet après-midi... »

Jo Frederesen s'empara vivement de la liasse que tenait le contremaître et demanda : « Est-ce que tout a été remis en état ? »

Grot sourit largement et hocha plusieurs fois la tête : « Oui, Monsieur Frederesen : nous n'avons même pas eu à interrompre la production !

— Très bien, répondit Jo Fredersen. Vous pouvez vous retirer Grot. Je réglerai seul cette affaire. » L'autre s'inclina et sortit sans demander son reste.

Le Maître de Métropolis se tourna lentement vers Freder et Joséphat. Son expression ne présageait rien de bon. Il leva bien haut devant lui la liasse de papiers jaunis que lui avait apporté Grot.

« Comment se fait-il, Joséphat, reprit-il en détachant soigneusement chacune de ses syllabes, que ce soit Grot et nous vous même qui m'apporte ces plans ? »

La main de Joséphat, restée ballante le long de sa jambe, se mit à trembler comme une feuille. Au bord de la panique, Freder regarda le Premier Secrétaire comme on regarde un condamné à mort.

« je... je... » bégaya encore Joséphat. Puis il baissa les yeux, résigné : « Je vous pris d'accepter ma démission, Monsieur Fredersen. »

Le Maître de Métropolis lui fit un petit salut raide de la tête, accompagné d'un sourire satisfait :

« La Banque Générale vous versera le solde de votre salaire. Vous pouvez disposer.

— Non ! » s'écria Freder en saisissant le bras de son père. Joséphat s'éloignait déjà vers la porte.

« Vous ne pouvez pas faire ça ! supplia le jeune homme : Joséphat est à votre service depuis des années. Il est... il est...

— Il est trop vieux, corrigea calmement Jo Fredersen. Il n'est plus assez efficace. Il n'est plus assez vif. Il commet des erreurs.

— Mais c'était mon seul ami ! » avoua Freder. Le visage de Jo Fredersen se crispa.

Son fils continuait sans rien remarquer : « En démissionnant, il perd tout ! C'est comme si vous l'aviez chassé. Qui sait ce qu'il va faire maintenant ? Qui sait ce qu'il va... »

Soudain, Freder s'interrompit net : il avait réalisé l'évidence. Il se précipita à la suite de l'ancien Secrétaire de son père. « Freder, que fais-tu ? appela en vain ce dernier : reviens ici tout de suite ! »

Ulcéré, Jo Fredersen regagna son bureau, que surmontait un tableau de bord entièrement recouvert de contacts électriques. Il en abaissa un. Quelque part dans l'immense tour d'où il contrôlait la ville entière, une sonnerie retentissait. Moins d'une minute plus tard, un homme grand et blond en costume trois-pièces de cadre faisait son entrée. « Slim, ordonna le Maître de Métropolis de sa voix froide : je veux que vous surveilliez mon fils jour et nuit dès à présent. »

L'homme hocha simplement la tête.



3

GUEORG

Freder cavalait dans le grand escalier qui menaient aux ascenseurs extérieurs. Avec un peu de chance, il parviendrait à rattraper Joséphat

avant qu'il ne commette l'irréparable. Il sourit en apercevant son ami effondré contre le mur du palier suivant.

L'ancien Premier Secrétaire avait sorti un petit revolver de sa poche, qu'il pointait sur sa tempe... « Joséphat, non ! cria Freder en s'élançant et lui arrachant son arme.

— Mais... Monsieur Freder, répondit Joséphat, en secouant la tête : je n'ai plus de vie. Je vais devoir abandonner mon appartement, abandonner les miens...

— Non ! protesta Freder. Je vous prêterai de l'argent. Je vous engagerai : vous serez mon Premier Secrétaire et mon père ne pourra rien y redire !

— Vous feriez cela pour moi ? répondit Joséphat, oh non, je ne peux vous demander une chose pareille !

— Joséphat ! répliqua Freder : vous étiez là pour moi pendant toutes ces années, alors que mon père ne m'écoutait même pas ! Laissez-moi enfin être là pour vous ! »

Le secrétaire se détourna : « Je ne sais pas... je ne sais plus ! »

Freder lui tapota sur l'épaule : « Allez vous reposer dans votre appartement, Joséphat. J'ai besoin de vous pour m'aider. Je vous y retrouverai demain. (Désignant le petit revolver) Et je garde ça. »

Laissant son ami dans les hauteurs de la Nouvelle Tour de Babel, Freder prit à nouveau le chemin des niveaux inférieurs, non sans repasser par son appartement afin d'enfiler un nouvel habit immaculé.

Les Ouvriers avançaient en longues files, têtes baissées, une toque enfoncée jusqu'aux yeux, traînant de vieilles savates à leurs pieds sous la voûte carrelée. Ils rentraient des usines pour regagner par les grands ascenseurs, leurs quartiers d'habitation souterrains.

Freder les rejoignit et, tout en marchant à côté d'eux, tirait des manches, et agrippait des épaules : « Je cherche une jeune femme blonde, l'une des vôtres : elle est entrée tantôt au Club des Fils avec vos enfants sans y être invitée. Est-ce que vous la connaissez ? » Les visages étaient vides. Les bouches obstinément closes. Certains semblaient avoir à peine la force de relever la tête. La plupart ne réagissait même pas et continuait d'avancer en direction des ascenseurs en traînant leurs savates.



Une plate-forme remontait justement des niveaux d'habitation, amenant tout un contingent neuf d'Ouvriers pour assurer le service de la nuit. Freder sourit : ceux-là étaient frais et dispos, ils lui diraient tout ce qu'il avait besoin d'entendre.

« J'ai trouvé ce plan ! interrogeait le Premier Fils agitant sous les nez le plan jauni et froissé qu'il avait dérobé dans le bureau de son père : L'un de vous peut-il me dire où il mène et ce qu'il signifie ? »

Las ! Freder avait beau les tirailler et les pousser, les Ouvriers de la relève n'étaient pas plus bavards. Certes, leur teint était moins grisâtre et leurs traits moins tirés, mais ils avaient exactement la même démarche traînante et le même regard éteint que les camarades qu'ils venaient relever.

« Nous sommes tous frères ! explosa Freder : Vous devez m'aimer comme l'un des vôtres. N'êtes vous donc que des morts-vivants ? »

L'un des ouvriers en fin de colonne tourna la tête lentement vers lui, puis rentra les épaules et se confondit dans l'alignement des nuques rasées de ses camarades.

Freder résolut de suivre cette colonne jusqu'aux Machines.



Personne ne semblait faire attention à lui, au milieu du vacarme et de la fumée. Tout juste si de temps à autre son costume trois pièces blanc immaculé et ses souliers vernis assortis attiraient un instant l'attention des Ouvriers, tous vêtus de leur invariable combinaison grise crasseuse et tous chaussés de savates déchirées.

Ce n'était que cliquetis infernaux et hurlements courroucés de sirènes cruelles ! Des grondements sourds s'élevaient par intermittence du fond des halls et redescendaient dans la direction opposée jusqu'à faire vrombir les dalles poussiéreuses du sol. Il y avait des horloges partout, et des lumières pour les éclairer brillamment, tandis que les postes de

travail grinçaient dans la pénombre et que les silhouettes débraillées des ouvriers s'agitaient comme autant de marionnettes stupides qu'on aurait suspendues au bout de ficelles.

Freder, comme les autres Fils, n'ignorait rien de l'Histoire de Métropolis : il y avait très longtemps, les Hommes avaient crû et s'étaient multipliés en vertu des principes bibliques, et grâce à l'ingéniosité et la sagesse de gens comme son père, Jo Fredersen, ils avaient pu vivre dans l'abondance et le bonheur. Mais, une invention démoniaque, dont Freder avait oublié jusqu'au nom, avait peu à peu privé les hommes de leur utilité en accomplissant plus de travail dans une seule petite boîte, que des milliers et des milliers d'êtres humains auraient pu le faire. Alors, dans leur grande sagesse, les Pères décidèrent de détruire les Boîtes, et de rendre aux Hommes leur utilité en leur offrant à chacun les tâches qu'accomplissaient jadis les Boîtes démoniaques. Et pour ce service rendu à l'Humanité, les Pères devinrent les Pères, et eurent le droit d'élever leurs Fils dans un Jardin.

C'était un travail dur, très dur, disait son père, mais les Ouvriers devaient en être fiers, et reconnaissants. Sans lui, ils n'auraient pas eu leur place dans Métropolis. Ils n'auraient pas eu d'existence.

Freder n'avait alors pas très bien compris de quoi Jo Fredersen voulait parler. Mais il tenait peut-être maintenant une occasion unique de le faire. De savoir ce que c'était que l'existence d'un Ouvrier. L'existence de quelqu'un qui aime son prochain autant que cette femme mystérieuse aimait Freder.

Ce fut comme une illumination : le jeune homme chercha quelque instant dans la fumée un Ouvrier qui ferait à peu près sa taille et son âge, et s'élança.

L'ouvrier qu'avait choisi Freder semblait au bord de l'épuisement. Il s'effondra quasiment dans les bras du Premier Fils lorsque celui-ci l'arracha à sa Machine. « Non ! protesta l'Ouvrier hagard : laissez-moi... Je ne dois pas... laisser les aiguilles sans surveillance !

— Tu es mon frère ! répondit Freder : tu es épuisé et il faut te reposer. Je te remplacerai à ton poste et je surveillerai les aiguilles.

— Non ! protesta encore l'Ouvrier, qui regardait Freder comme si il était devenu fou : tu es un Fils, tu ne peux pas travailler à ma place ! »

Bien sûr ! réalisa Freder : l'Ouvrier l'avait reconnu à cause de ses vêtements. « Échangeons mon costume contre le tien, répondit Freder en enlevant sa veste : tu trouveras la clé de mon appartement dans ma poche, et suffisamment d'argent pour prendre un taxi pour t'y emmener.

— De l'argent ? » répéta l'Ouvrier en contemplant la veste immaculée entre ses mains sales.

Un klaxon en provenance de la Machine retentit : une lampe clignotait à l'endroit où l'aiguille principale du cadran aurait dû pointer. Freder prit la place de l'ouvrier et rectifia la position de l'aiguille.

« Comment t'appelles-tu ? demanda encore le Premier Fils.

— Guéorg, répondit l'ouvrier.

— Va à mon appartement, Guéorg, et de là-bas, appelle Joséphat. Tu entends ? Joséphat : il prendra soin de toi en attendant mon retour. »

Un nouveau klaxon retentit, et Freder se hâta de réorienter les aiguilles sur le cadran. Encore abasourdi par sa bonne fortune, Guéorg se hâta d'échanger le reste de leurs vêtements, puis disparut dans la fumée.

Les klaxons de la Machine n'en finissaient plus de retentir. L'univers tout entier se réduisait à un cadran et ses aiguilles qu'il fallait changer de position sans arrêt, sans un instant pour détendre ses muscles, sans un instant pour penser aux Jardins et à cette femme qui était venue le trouver, lui, au Club des Fils.

Freder sentit son dos, ses bras et ses jambes se déchirer sous l'effort, et le klaxon de la machine lui vrilla une fois de plus les tympans. Alors Freder sut ce qu'était l'existence d'un Ouvrier.

4

ROTWANG

La porte était ornée d'un signe cabalistique, une étoile à cinq branches tracée il y a longtemps déjà à l'aide d'une peinture rouge, qui n'avait rien

perdu de son éclat. Jo Fredersen eut un sourire amer : Rotwang, le maître des lieux avait dû entretenir le signe de sa déchéance en même temps que la vivacité de sa rancune envers ceux qui l'avaient privé de l'exercice légal et reconnu de son art. Et envers les hordes d'ignorants qui l'avaient persécuté alors que le même temps, il s'obstinait à poursuivre ses recherches.

Rotwang passait désormais pour un fou dangereux et un sorcier aux pouvoirs illimités. Fou, Rotwang l'était sûrement, pensait Jo Fredersen en soulevant le lourd heurtoir afin de s'annoncer. Mais si ses pouvoirs n'étaient pas pas si grands, ils dépassaient cependant régulièrement ceux du Maître de Métropolis quand il s'agissait de résoudre une affaire délicate, surtout lorsque les tenants et les aboutissants devaient rester secrets.

La porte à l'étoile s'ouvrit toute seule. Ce bon vieux renard de Rotwang, soupira Jo Fredersen : toujours ce sens de la mise en scène.

De vieux escaliers en petites entresalles encombrées d'un fatras inimaginable, le Maître de Métropolis arriva au laboratoire du savant électronicien.

Et tomba nez à nez avec un buste de femme d'une taille impressionnante. « Hel... murmura Jo Fredersen, impressionné : tu n'as donc jamais cessé de...

— L'aimer ? répondit une voix cassée mais puissante. Jo Fredersen, quel vent maudit a pu te déloger de ta tour orgueilleuse, et te pousser jusqu'à mon humble demeure ?

— Je ne suis pas venu pour me battre avec toi, Rotwang, répliqua Fredersen. Le passé est le passé. Nous avons tous les deux été assez durement punis pour nos erreurs.

— Le crois-tu ? » rétorqua le savant.

Rotwang était un homme trapu, doté d'une large tignasse de cheveux blanc. Il avait toujours l'air d'avoir atteint le dernier degré de l'exaltation : de grands gestes, des yeux grands ouverts, et un visage tailladé de rides d'expression profondes et douloureuses.

« Qu'est-il arrivé à ta main ? interrogea Jo Fredersen en baissant les yeux sur le gant de cuir qui recouvrait la poigne droite du savant.

— Une peccadille, sourit Rotwang. Un accident.

— Un de plus, soupira le Maître de Métropolis : un jour tes expériences finiront par te tuer, Rotwang.

— Et ce jour-là, ton bonheur ne connaîtra aucune borne, n'est-ce pas, Fredersen ? »

Rotwang ne laissa pas le temps à son ennemi de protester. Il lui saisit l'avant bras de sa main gantée pour l'entraîner vers une estrade, qui occupait le fond de son laboratoire.

« A propos d'expériences, je désirerais t'en montrer une qui va sûrement t'intéresser !

— Je n'ai pas le temps pour ces jeux stupides ! gronda Fredersen : je suis venu pour...

— Tais-toi ! ordonna Rotwang, et regarde... »



Le savant fit un signe d'invite en direction d'un mannequin de métal assis sur une espèce de trône dressé contre le mur. Lentement, devant Fredersen médusé, le mannequin de métal se leva et fit un pas dans leur direction.

C'était une femme à l'évidence, aux courbes anguleuses et schématisées. Une sorte de diadème surmontait le masque qui lui servait de visage. Une femme de métal. Un robot.

Le robot fit un autre pas vers les deux hommes et s'immobilisa. Le regard de Rotwang était plus exalté que jamais. Une voix féminine s'éleva dans le laboratoire, semblant provenir de la Machine ambulante :

« Rotwang, mon amour, si tu me présentais à notre invité ?

— Maudit sois-tu ! s'écria Jo Fredersen en serrant les poings : Tu n'avais pas le droit de lui donner sa voix !



— Dans ce laboratoire, rétorqua Fredersen en brandissant sa main gantée, j'ai tous les droits ! L'aurais-tu déjà oublié ? »

Comme le Maître de Métropolis contemplait à nouveau la créature de métal, le savant ajouta, plus sournoisement : « Tu peux la toucher tu sais ? »

Fasciné, Jo Fredersen étendit lentement la main vers le robot étincelant. La main mécanique de la femme de métal se leva tout aussi lentement à sa rencontre. Fredersen se ravisa. La main redescendit.

« Je l'ai baptisée Parodie. reprit Rotwang : bien sûr, aujourd'hui elle n'est pas encore très ressemblante, mais encore quelques heures de travail, et je pourrais lui donner l'apparence de mon choix. L'apparence de Hel. Notre Hel. Mon Hel. Ainsi sera-t-elle mienne à nouveau. Immortelle et mienne ! »

Jo Fredersen sembla reprendre ses esprits et cessa de contempler la créature de métal pour faire à nouveau face au savant : « J'ai dit que je n'étais pas venu pour contempler tes créations. »

Rotwang fit la moue et s'éloigna de l'estrade : « Encore un de tes petits problèmes domestiques ! commenta-t-il, sarcastique. De quoi s'agit-il ? »

Fredersen lui tendit l'un des plans trouvé par Gros sur ses Ouvriers. Le savant le déplia et alla s'asseoir à un bureau voisin.

« Ah... c'est c'est ce ridicule petit rébus qui te posait problème ? C'est tout près d'ici. Je peux t'y conduire en toute discrétion sur le champ, si tu le souhaites... »

Jo Fredersen hocha simplement la tête.



Écartelé sur sa Machine, Freder avait perdu toute notion du temps. Chacun de ses membres était devenu plus lourd que le plomb, et son cœur semblait s'engluer dans sa cage thoracique. Ses poumons le brûlait. Il pleurait de respirer cet air vicié, de repousser ces aiguilles toujours plus rétives, d'être là à n'agir que comme un pantin, à s'éreinter aucune autre raison apparente que l'absolue soumission due à la Machine.

Un klaxon. Il fallait... servir la Machine !

Un autre coup de klaxon. Ses doigts ne lui obéissaient plus. Ses jambes se dérobaient sous lui. Le klaxon devint fou, mais il ne l'entendait presque plus. Le monde cessait peu à peu d'exister...

Deux bras vigoureux le tirèrent en arrière. Un inconnu en tenue d'ouvrier venait de le remplacer à son poste. Freder faillit se laisser choir, et s'endormir là, sur le dallage froid et sale. Mais l'espace d'un instant, le pourquoi de sa venue en ces lieux de souffrance lui revint comme un rêve

de sable, fuyant entre ses doigts. Le plan ; la feuille jaunie couverte de mystérieuses indications. Les chiffres, les lettres minuscules, et toutes ces croix griffonnées au même endroit. « Tu es fou ! souffla quelqu'un derrière lui en le forçant à dissimuler le papier mystérieux dans sa poche.

L'homme l'entraîna dans une colonne qui prenait la direction des ascenseurs pour rentrer dans la cité souterraine des ouvriers. Il lui parla à nouveau : « Elle a appelé pour cette nuit. Il faut nous dépêcher où nous arriverons en retard. » Incapable de réagir, Freder se laissa porter par le flot des Ouvriers. La colonne où il se trouvait se sépara du peloton principal avant les ascenseurs. Puis, ils s'enfoncèrent dans un puits d'aération, et de là, se mirent à descendre des escaliers sans fin.

Les autres ouvriers avaient allumé des torches. Freder marchait comme un somnambule. La colonne ralentit, puis s'arrêta.

Alors le Premier Fils rouvrit les yeux.



Ils étaient parvenus dans une vaste grotte, au fond de laquelle un autel avait été dressé. Des croix de bois, des croix de pierres, des croix de métal les entouraient. Et au milieu se tenait celle que Freder avait désiré depuis ce qui lui paraissait à présent être une éternité.

La jeune femme blonde du Club des Fils commença à parler, et Freder but ses paroles, hypnotisé.



5

LA LÉGENDE DE BABEL

« Un jour, en regardant le ciel, un roi très puissant eut une idée merveilleuse : mes amis, mes amis ! appela-t-il. Contemplez la grandeur du monde et celle de son créateur. L'homme doit se montrer grand lui aussi ! Que l'on construise une tour si haute, que son sommet atteindra le

ciel ! Ainsi pourrons-nous écrire en lettres d'or sous les étoiles : Grand est le monde et grand est son créateur, et aussi grand est l'Homme !

Et les sujets de ce roi accoururent de tout le pays pour fabriquer des briques et élever des murs. Mais leur propres mains ne suffisaient pas à la tâche : il leur fallait engager d'autres mains, et d'autres mains encore venues de pays toujours plus lointains ! Des mains qui travaillaient pour un salaire, ou pour leur liberté, mais qui ne savaient plus pourquoi elles travaillaient... Et la tour grandissait, grandissait encore et encore. Elle était magnifique, mais n'avait toujours pas atteint le ciel.

Alors le roi et ses fidèles demandèrent aux Mains de travailler plus dur, ils donnèrent le fouet, et firent de la nourriture une récompense réservée aux travailleurs les plus acharnés. Et quand les hymnes de joie s'élevaient à la gloire de Babel, les Mains hurlaient leur souffrance...

— Babel ! chantaient les uns, triomphe de l'Homme, couronnement de l'Esprit, illumination de l'âme !

— Babel ! se lamentaient les autres, fléau des hommes, torture des corps, damnation éternelle !

Les Savants et les Mains ne parlaient plus la même langue. Ils ne se comprenaient plus, ils ne pouvaient plus travailler ensemble. Et quand les Mains se révoltèrent, ils incendièrent la Tour — et Babel s'écroula.

Et au bas des ruines, sur les gravats éparpillés, on pouvait lire en lettres d'or : Grand est le monde et grand est son créateur, et aussi grand est l'Homme.

Entre la tête et les mains, il faut un médiateur, et ce médiateur, c'est le cœur ! »

« Mais où est ce médiateur, Maria ? cria l'un des Ouvriers : nous avons attendu trop longtemps, nous avons souffert trop longtemps ! Le moment est venu de nous révolter, Maria. Le moment est venu d'abattre la Nouvelle Tour de Babel !

— Il viendra ! répondit aussi vivement la jeune fille : vous devez me croire, il faut être patient ! La violence n'engendre que la violence, et le sang n'appelle le sang. Laissez-le venir à vous et vous offrir son don le

plus précieux : la liberté sans le crime, le bonheur sans la souffrance, l'amour sans la mort !

— Nous attendrons encore, Maria, répliqua l'Ouvrier qui avait parlé, mais plus très longtemps... »

Il n'y a plus à attendre ! pensa Freder, la poitrine gonflée de joie : C'est moi le médiateur qu'ils attendent ! Je n'aurai qu'à trouver mon père et lui expliquer qu'il n'a plus le choix : pour sauver Métropolis, il lui faudra tendre la main et accueillir ces gens comme ses frères. Il comprendra, car il est intelligent : c'est le Premier des Pères. Et même s'il ne comprend pas, Maria saura lui faire entendre raison !

Lorsqu'il revint à la réalité, les Ouvriers avaient quitté la chapelle. Il ne restait plus que lui, Freder le Premier des Fils, tombé à genoux aux pieds de Maria, la femme qu'il aimait.

« Je vous reconnais... murmura Maria. Vous étiez au Club des Fils. Que faites-vous ici, et avec ces vêtements ? Vous avez l'air si changé, si faible... Avez-vous été maltraité ? Êtes-vous blessé ? »

Freder se releva et se précipita sur la jeune femme, qui recula épouvantée jusque tout contre l'autel.

« Je suis Freder, le fils de Jo Fredersen, s'écria-t-il. Et je suis votre Médiateur ! »

La jeune femme resta quelques secondes muette de stupeur. Puis elle murmura :

« Serait-il possible que mes prières aient été exaucée ? Vous seriez venu ici de votre propre gré, et vous seriez prêt à plaider notre cause auprès de votre père ?

— De tout mon cœur et toute mon âme ! cria Freder. J'aime mes frères et j'aime mes soeurs, et je vous aime vous ! Et je refuse de voir Métropolis s'écrouler parce que ses maîtres refusent d'écouter ceux qui l'ont construite ! Je ferai tout ce que vous me demanderez ! »

Il était à nouveau aux pieds de la jeune femme. Celle-ci le releva avec délicatesse : « Freder, répondit-elle d'une voix douce. Je dois réfléchir. Revenez ici dans trois jours, et je saurai quoi vous demander. En

attendant... (elle baissa les yeux et se détourna) Merci. Merci d'être venu... » Freder l'embrassa fougueusement. D'abord sur-prise, elle voulut se dégager — puis elle se laissa faire.

De plusieurs mètres au-dessus d'eux, Jo Fredersen et Rotwang avaient assisté à toute la scène par un trou dans la roche. « Ne sont-ils pas charmants ? ricana Rotwang. Le fils de Hel en train de comploter avec une belle révolutionnaire. Et ce, sous les yeux de son propre père ! Ah-ah, quel tableau ! »

Jo Fredersen agrippa le savant par son col : « Je veux que tu donnes à ton robot l'apparence de cette femme, l'apparence de cette Maria. Que tu lui ordonnes de la remplacer aux yeux de ces Ouvriers. Qu'elle leur dise que le moment est venu de se révolter, et d'attaquer la Machine Mère !

— Je vois, je vois, répondit Rotwang, les yeux brillants de duplicité : une fois que les Ouvriers auront fait une grosse bêtise, il sera plus facile pour toi d'ordonner un massacre, et de faire disparaître les meneurs. Et par-dessus le marché, tu seras sacré Sauveur de Métropolis. Une fois encore. J'approuve totalement ! Je marche avec toi !

— Bien, murmura Fredersen, redevenant calme. Alors mets-toi au travail immédiatement.

— Un jeu d'enfant, » conclut Rotwang en remuant les doigts de sa main gantée.



6 PARODIE

Maria partie, Freder entreprit de regagner son appartement depuis les catacombes des Ouvriers jus-qu'à la haute-ville. Mais il n'avait pas plutôt rejoint les couloirs menant aux ascenseurs qu'il recevait un coup violent sur la tête.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, le Premier Fils aperçu au-dessus de lui le visage impassible de Slim, le garde du corps engagé par son père.

« Où suis-je ? murmura-t-il. Que m'est-il arrivé ?

— Vous êtes dans vos appartements, répondit tranquillement Slim. Vous avez fait une chute de cheval au Stade Aérien il y a trois jours. Vous nous avez fait très peur. »

Freder tâta le bandeau autour de sa tête, ne sachant que croire. Une chute de cheval ? « Joséphat ! s'exclama-t-il : je veux voir Joséphat. Je lui avais promis de l'engager à mon service. »

Slim regarda le jeune homme, l'air étonné : « Joséphat a quitté Métropolis il y a longtemps déjà. Retrouver de la famille à l'étranger, je crois. »

Freder réfléchit intensément, essayant de réunir ses souvenirs épars : « Guéorg ! Il devrait être ici : c'est un Ouvrier à qui j'ai donné ma clé afin qu'il puisse se reposer et... » Slim fronça des sourcils : « Voilà qui est étrange, et qui ne vous ressemble pas du tout. N'auriez vous pas rêvé tout cela ? »

Les deux hommes se regardèrent droit dans les yeux. Freder baissa les siens. Puis sortit de son lit. « Je dois voir mon père immédiatement ! » Slim l'aida à enfiler sa robe de chambre et le jeune homme se hâta vers le bureau de Jo Fredersen : « Père ! Il faut... » appela-t-il en poussant la lourde double.

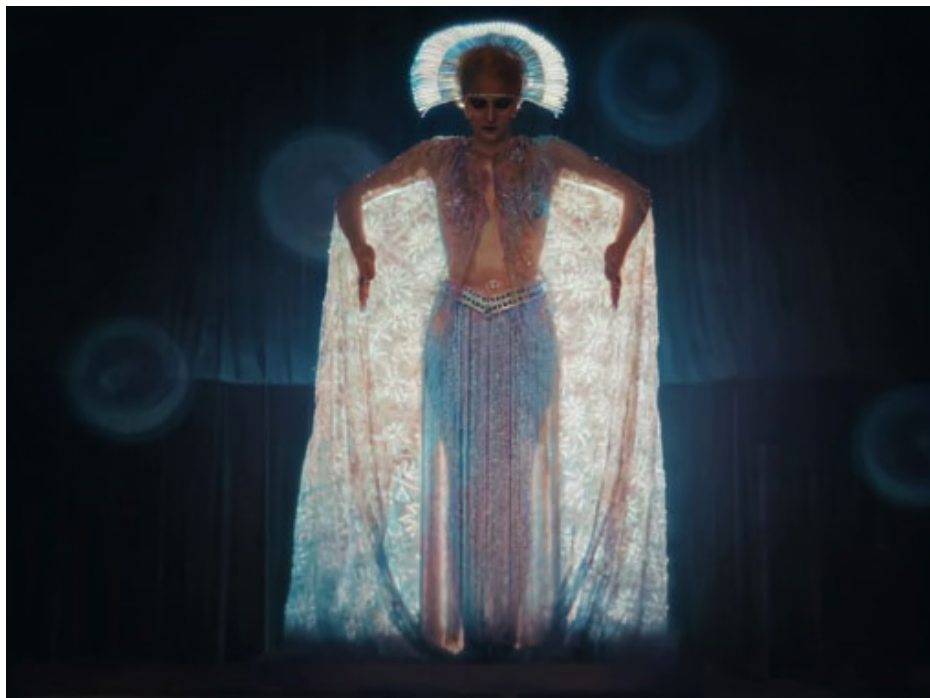
Freder ne put en dire davantage : Maria se tenait tout contre Jo Fredersen. Celui-ci avait un bras passé autour de la taille de la jeune femme. Par-dessus l'épaule de son père, elle fit à Freder un clin d'œil entendu. Puis elle embrassa Jo Fredersen à pleine bouche.

Freder recula, épouvanté — et anéanti.

Il n'avait plus prononcé un mot. « Je déteste vous voir dans cet état, » déclara Slim en serrant d'une main l'épaule du jeune homme, qui, le regard vide, n'avait pas non plus touché à une seule bouchée de nourriture. Sur un emballage s'étalait le slogan mystérieux, Yoshiwara... Goûtez-la, en lettres argentées.

« Vous devriez sortir un peu, continua le garde du corps. Faire un tour chez Yoshiwara : j'ai entendu dire qu'une nouvelle venue y mettait une certaine ambiance depuis son arrivée. Vous êtes en âge à présent de goûter à des plaisirs plus adultes. Vous n'aurez rien à craindre : je vous y escorterai... »

Freder ne répondit rien. Il demeurait immobile et silencieux, comme une statue. Slim soupira.



« Ma-ria ! Ma-ria ! Ma-ria ! Ma-ria ! scandaient les Fils et les Filles dans leurs splendides tenues de soirée.

Avec un frémissement de harpes, les rideaux de la scène dévoilèrent une silhouette agenouillée derrière un éventail de plumes d'autruche. La lumière explosa. Se relevant et portant l'éventail de plumes très haut, Maria se révéla, seulement vêtue, d'une coiffe, de tulle, de perles et de rares pièces de métal précieux. Alors l'orchestre se déchaîna, couvrant à peine les hurlements de joie des Fils alors qu'elle entamait une danse barbare.

« Maria ! cria l'un des Fils en se ruant au bas de la scène à la fin de la danse : je pourrais mourir pour vous !

— Quel est ton nom, beau blond ? demanda la danseuse en se penchant au-dessus du jeune homme. — Jan ! répondit celui-ci. La bouche de la jeune femme se tordit en un sou-rire démoniaque : « Hé bien, Jan, mourrez ! Qu'attendez-vous ? »



Décontenancé, le garçon fut rapidement chassé du devant de la scène par deux hommes qui emportèrent la danseuse au milieu de la foule des Fils et des Filles en délire. Maria éclata d'un rire de démente : « Jamais je ne me donnerai à un mort ! cria-t-elle à la foule : mais à celui capable de tuer pour moi, à lui et à lui seul, j'appartiendrai... pour peut-être cinq à dix minutes... peut-être moins ! » La foule explosa de rire.

« Je te veux Maria ! déclara un Fils un peu plus déterminé que les autres. Aussitôt son camarade le bouscula : « N'écoute pas cet imbécile, Maria : c'est moi que tu dois choisir ! »

Son voisin lui flanqua un coup de poing. L'autre le saisit par le col. Les deux hommes roulèrent par terre, tandis que la foule formait un cercle

autour des pugilistes. « Bravo ! Bravo ! criait Maria, toujours juchée sur ses porteurs.

Une détonation interrompit le combat : sur la scène abandonnée, Jan venait de se faire sauter la cervelle à l'aide d'un petit revolver. Dans le silence soudain, la voix sarcastique de Maria s'éleva : « Vous voyez, fit-elle en s'adressant aux deux Fils qui venaient de se rouer de coups : certains au moins ont le courage d'aller jusqu'au bout de leur décision ! Assez de jeux de mains, c'est pour les gamins ! Nous sommes à l'ère des hautes technologies : choisissez donc une solution plus définitive à votre différend !

— Un duel ! Un duel ! » se mit à scander la foule tout autour des deux combattants. Ils sortirent de leur poche de petits revolvers identiques, à celui de Jan et le pointèrent l'un sur l'autre. « A la une ! cria Maria.

— A la deux ! reprit en chœur la foule.

— A la trois ! acheva Maria.

Les duellistes firent feu. Et s'effondrèrent aussitôt raides morts sur le sol. Maria hurla de rire : « Qu'ils sont bêtes ! Y-a-t-il un homme, un vrai, ici qui soit capable de faire mieux ? »

Dans une petite chambre de la maison de Rotwang, la véritable Maria sanglotait : « Qui êtes-vous ? se lamentait-elle. Pourquoi m'avez-vous enlevée ? » Le savant, qui n'avait cessé de boire un alcool fort depuis le départ de son robot, répondit d'une voix pâteuse : « Pourquoi met-on les oiseaux en cage ? Parce que tu es belle, et que tu as une jolie voix... » il piquait du nez : « Si belle... »

Rotwang releva la tête, fixant la jeune fille intensément : « Tu me rappelles quelqu'un que j'ai beaucoup aimé. Aimé à la folie... et qui jadis m'abandonna pour un autre, au moment où j'avais le plus besoin d'elle, au moment où l'on me privait de mon avenir, au moment où l'on m'interdisait d'exercer mes talents ! »

Maria sécha ses larmes : « Qui était-elle ? demanda-t-elle doucement : votre femme ?

— Non ! murmura Rotwang : Elle fut ma promise, mais jamais ma femme !

— Où est-elle à présent ? interrogea Maria : emprisonnée, elle aussi ?

— Non, sourit sinistrement Rotwang en se versant un nouveau verre : elle est morte. » Devant le recul épouvanté de sa prisonnière, le savant ajouta : « Rassure-toi, je ne l'ai pas tuée. Bien au contraire... (il avala le verre d'alcool). C'est Freder Fredersen qui l'a tuée.

— Freder..., s'exclama Maria. Elle soutint le regard exalté de Rotwang : c'est impossible !

— Bien sûr ! avoua le savant : elle est morte en le mettant au monde. Mais en un sens, il l'a tuée. Aussi sûrement que si il lui avait enfoncé un couteau dans le cœur... Mais je n'ai jamais eu le courage de me venger. Les dates... vous comprenez ? Les circonstances... (il hocha plusieurs fois la tête) ont fait... que ce garçon aurait pu être le mien. »

Un long silence suivit. Maria souffla : « Qu'allez-vous faire de moi ? » Rotwang répondit, lentement : « Oooh, je vais vous relâcher, le temps que ma divine Parodie ait accompli son oeuvre de destruction sous votre identité... Jo Fredersen croit qu'il la contrôle, mais il n'en est rien. je l'ai fabriquée non seulement à votre image, mais à celle de Hel : traîtresse, scélérate, destructrice ! La Mort Vivante elle-même. Du métal froid sous une chair brûlante...

— Vous êtes un monstre ! » sanglota Maria.

Rotwang leva les yeux au plafond : « Métropolis va brûler, brûler... Parodie mènera la danse... et tous les Fils iront se jeter dans le brasier, comme les rats du joueur de flûte d'Hamelin, attirés par sa voix, charmés par son regard, noyés par sa haine ! »

Rotwang s'interrompit et s'effondra, inconscient, sur la table. Maria hésita pendant de longues secondes, puis elle se mit à fouiller la veste du savant, pour en retirer une clé. La clé de la porte à l'étoile rouge.



7 JOSÉPHAT

Freder se tenait debout à l'intérieur de la cathédrale Saint Michaël. Les sculpteurs y avaient représenté dans une alcôve la Mort, accompagnée des Sept Péchés Capitaux : l'Orgueil, l'Avarice, la Luxure, l'Envie, la Gourmandise, la Colère, et la Paresse.

Mais la statue de la Mort soudain s'avança vers Freder, et à sa suite, les Sept péchés s'extirpaient de leur niche. Paralysé par la terreur, Freder ne leva même pas les bras pour se protéger quand la Mort inclina sa faux pour frapper. Le Premier Fils se réveilla en sursaut, baigné de sueur.

« Freder ! » appelait la voix de Joséphat de l'entrée de l'appartement.

Le jeune homme bondit hors de son lit : Joséphat se tenait là, debout dans l'entrée de son appartement, et il menaçait un Slim furieux de son revolver. « Joséphat ! cria Freder, les larmes aux yeux : tout cela n'était donc pas un rêve ?

— Je devais trouver le courage ! » soupira son ami.

Le Premier des Fils remarqua les marques de coups sur le visage du secrétaire : « Qui t'as fait ça ? interrogea Freder horrifié.

— Slim, répondit Joséphat. Pour me forcer à quit-ter la ville...

— Il le fallait ! protesta le garde du corps en se tournant vers Freder. Pour votre bien !

— Que savez-vous de mon bien ? cria le jeune homme. (Se tournant vers Joséphat) Ligotons-le : nous devons redescendre dans les catacombes. Maria avait dit qu'elle me donnerait sa réponse dans trois jours, et c'est maintenant.

— Maria ? interrogea Joséphat.

— Je vous expliquerai tout en chemin ! »

La lueur vacillante des torches déformait le visage de la jeune femme et allongeait les ombres des croix dressées autour de l'autel : « Le temps est venu, grinçait Maria, de mettre fin au règne des Machines ! » Les Ouvriers rassemblés dans la chapelle crièrent leur assentiment.

« Le temps est venu de montrer notre rage ! hurla Maria en levant très haut sa main ouverte tétanisée. Détruisons les Machines ! (Elle fermait son poing et l'agitait) Frappons les Maîtres de Métropolis au seul coeur qu'ils aient jamais eu : la ferraille palpitante de la Machine-Mère. De cette place, nous contrôlerons tout ! Nous détruirons tout ! »

Les Ouvriers hurlaient et brandissaient à leur tour leurs poings serrés.

« Qui profite des plaisirs de Métropolis ? cria Maria.

— Les Maîtres ! répondirent les Ouvriers en chœur.

— Qui crève à petit feu pour les leur procurer ?

— C'est nous !

— Qui se goinfre de fruits frais, de viandes arrosées de bons vins ?

— Les Maîtres !

— Qui doit se contenter de brouet et d'eau croupie !

— C'est nous !

— Qui se trémousse dans de la soie ?

- Les Maîtres !
- Et qui sue dans de la toile ?
- C'est nous !
- Qui sont les exploités ?
- Les maîtres !
- Et qui sont les esclaves ?
- C'est nous !

— NON ! cria Maria : vous n'êtes pas des esclaves ! Vous n'êtes même pas des chiens, vous n'êtes que des pauvres débiles, qui sacrifiez vos vies aux Machines et rampez devant les Maîtres ! Levez la tête ! Levez vos poings ! Abattez les Maîtres ! Détruisez les MACHINES !



— NON ! cria Freder, qui venait d'arriver dans la chapelle. Tout ceci est faux ! Ne la croyez pas ! Ce ne sont que des mensonges ! Ce n'est pas Maria : Maria parlait d'Amour, elle condamnait la violence, elle nous apprenait à croire dans un futur où tous les hommes seraient des frères et non des ennemis ! »

La Maria qui se tenait devant l'autel mit une main sur sa hanche :

« Écoutez-donc parler le fils de Jo Fredersen, le plus puissant des Maîtres de 'Métropolis, insinua-t-elle : au moins il sait de quoi il cause, lui !

— Mort aux Maîtres ! » cria un ouvrier en sortant un couteau et en se jetant sur Freder. Stupéfait, Freder vit la lame fondre sur lui. Mais un autre Ouvrier s'interposa au dernier moment, et, frappé au ventre, s'effondra dans les bras du Premier des Fils. « Détruisez les Machines ! MAINTENANT ! hurla Maria de l'autel.

La foule des Ouvriers se rua vers la sortie sans plus attendre, tandis que la jeune fille s'esquivait discrètement, en riant aux larmes.



Freder reconnut son sauveur : c'était Guéorg, l'ouvrier avec lequel il avait échangé ses vêtements trois jours plus tôt. « Pardonnez-moi, Maître... murmurait le malheureux : je n'ai pas tenu parole. Tout cet

argent dans vos poches, je n'ai pu résister... Ils m'ont arrêté à Yoshiwara et m'ont renvoyé dans les quartiers inférieurs... Je n'étais pas digne... »

Bouleversé, Freder répondit : « Je ne suis pas ton maître, Guéorg, je suis ton frère. Nous allons faire soigner ta blessure et...

— Non ! supplia Guéorg en étreignant la main du Premier Fils : ils vont détruire les Machines ! Vous devez les en empêcher, vous êtes le seul Maître assez bon... pour empêcher la destruction, empêcher le mas-sacre... Je vous en prie ! » Joséphat prit l'épaule de Freder : « Il a raison : vous devez prévenir votre père et sauver Métropolis ! Je m'occuperai de lui. »

Ils étaient des milliers à tambouriner contre les immenses portes de métal qui protégeaient l'ancre de la Machine-Mère — la Machine qui approvisionnait en énergie toutes les autres Machines de Métropolis.

« Frappez autant que vous voulez ! criait le contre-maître Grot, du bas des escaliers menant au poste de contrôle général. Sans le code d'ouverture, cette porte tiendra bon aussi longtemps que nécessaire ! »

Un rire strident de femme lui répondit. Grot allait se retourner pour en rechercher la provenance, quand, à sa grande surprise, les énormes vantaux qui défendaient l'entrée du hall de la Machine Mère s'ouvrirent d'eux-mêmes pour livrer passage à la horde des Ouvriers déchaînés : « Détruisez les MACHINES ! hurlaient la meute.

— Ne faites pas ça ! supplia Grot tandis que les autres contre-maîtres s'enfuyaient : si vous touchez à la Machine-Mère, la ville entière est menacée ! » D'un coup de barre de métal en pleine tête, Maria fit taire le contre-maître : « Détruisez les MACHINES ! » hurla-t-elle, triomphante.

Et la foule des Ouvriers se rua sur la Machine-Mère pour en démonter les installations.

8

MARIA

Échappée de la maison de Rotwang, la véritable Maria, encore frissonnante de peur, avait regagné la cité de Ouvriers par les

Catacombes. Mais à sa grande surprise, les mornes immeubles de béton de la ville souterraine semblaient abandonnés. Maria finit par trouver un enfant, qui pleurait sur la place centrale : « Niko, où sont passés tous les adultes ? interrogea la jeune femme.

— Ils étaient très en colère, répondit l'enfant : ils sont tous partis détruire les machines !

— Oh non ! » s'exclama Maria.

Soudain, les lumières qui éclairaient le ciel de la cité souterraine s'éteignirent, et un grondement monta tout autour d'eux. Des fenêtres des immeubles, les enfants des Ouvriers se mirent à crier et à pleurer de terreur. Maria elle-même se mit à trembler, tout en jetant des regards apeurés de tous côtés. A l'autre bout de la place, les câbles des grands ascenseurs qui permettaient aux Ouvriers de se rendre aux Machines, cédèrent avec fracas.... Les yeux de la jeune femme s'exorbitèrent quand elle vit arriver la flaque d'eau noire qui envahissait toute la rue.



« Père ! appela Freder en entrant, résolu, dans le bureau de Jo Fredersen, que la panne d'électricité générale avait plongé dans la pénombre : Vois ce à quoi mène l'orgueil et la folie des hommes ! Métropolis t'a échappée. Métropolis se meurt ! »

Jo Fredersen se tourna lentement vers son fils: « Détrompes-toi, Freder. Certaines... complications ont pu surgir, mais nous avons la situation bien en mains. Les coupables seront punis.

— C'est toi qui leur as donné le code d'accès aux Machines ! accusa Freder.

— Tu dis n'importe quoi, rétorqua Jo Fredersen : rentre te coucher ou vas faire un tour aux jardins du Club des Fils au lieu de te mêler de ce qui ne te regarde pas !

— L'explosion de la Machine Mère a rompu les citernes de Métropolis ! rétorqua Freder en agrippant son père par les épaules. Tous les niveaux inférieurs vont être noyés ! As-tu songé au sort de ceux qui sont restés dans la Ville Ouvrière ? Aux enfants qui attendent le retour de leurs parents ?

— Les rats trouvent toujours un moyen de s'échapper, maugréa Jo Fredersen. Et après tout, cela me paraît une punition équitable : ils détruisent nos Machines, que périssent leurs enfants !

— Je trouverai le moyen d'empêcher ça ! » cria Freder, ulcéré.

Et il quitta le bureau de son père.

Dans les rues obscures de Métropolis encombrées de voitures abandonnées, une cohorte de Fils et de Fil-les costumés et hilares quittait le quartier de Yoshiwara, menée par une Maria plus endiablée que jamais : « C'est la Fête, glapissait-elle sous les acclamations des jeunes gens : la Fête du Siècle ! Métropolis tire le canon en notre honneur ! Métropolis entière brûle de tous ses feux de joie ! Je vous l'ai dit : je ferai de cette nuit un spectacle que vous n'oublierez pas ! »

La vraie Maria, épuisée, avait rassemblé tous les enfants des Ouvriers sur la place centrale. Les plus petits avaient déjà de l'eau jusqu'à la taille, et la voûte au-dessus des immeubles faisait entendre des craquements sinistres. « Accrochez-vous bien les uns aux autres, cria la jeune femme : nous allons au puits d'aération ! »

Pendant ce temps, Freder cavalcava jusqu'aux ascenseurs menant à la Ville des Ouvriers. Constatant qu'ils ne fonctionnaient plus, le jeune homme descendit dans le puits d'aération le plus proche. Mais, arrivé en bas, il constata avec horreur que la porte qui permettait d'accéder à la ville souterraine était bloquée. Des cris et des pleurs lui parvenaient de l'autre côté, tandis que de l'eau suintait des fissures dans les murs. Il lui sembla reconnaître la voix de sa bien-aimée. « Maria ! hurla-t-il.



— Freder ! répondit la voix de la jeune femme, déformée par l'épouvante. L'eau vient de partout, les enfants et moi nous allons bientôt être noyés ! » Le jeune homme tenta de sortir la porte de métal circulaire de ses gongs sans succès. « À l'aide ! » hurla-t-il.

Sa voix se répercutait sans fin à travers le puits d'aération. Pendant de longues minutes il s'escrima sur la porte de métal, cognant et dérapant sur la paroi infranchissable. Puis quelqu'un descendit les escaliers qui le surplombaient.

« Grot ! s'exclama Freder en apercevant le Premier Contremaître, qui, hagard, la tête ensanglantée, se traînait de palier en palier. Aidez-moi à ouvrir cette porte !

— Moi ? Aider le fils de Jo Fredersen ? se moqua Grot. (Il avait l'air de n'avoir plus tout à fait sa raison.)

— Pour l'amour de dieu, faites-le ! » cria Freder.

Sachant exactement comment fonctionnait le lourd vantail, et unissant la force des deux hommes, Grot n'eût aucun mal à ouvrir la porte. Maria et les enfants se ruèrent dans le puits d'aération, tandis que l'eau se déversait à leur suite. À peine avaient-ils gagné les paliers supérieurs des escaliers que la voûte sous laquelle était bâtie la ville souterraine des Ouvriers céda — et de grands jets d'eau grisâtre emportèrent les immeubles de béton par pans entiers.

Les Fils et les Filles hilares venus de chez Yoshiwara se retrouvèrent soudain nez à nez avec la troupe des Ouvriers qui rentrait du saccage des Machines. Maria courut au-devant des émeutiers : « Les Maîtres ont détruit les citernes pour vous punir de votre désobéissance ! clama-t-elle : ils ont noyé votre ville, et assassinés tous vos enfants ! »

Un murmure d'horreur s'éleva du côté des Ouvriers. Les Fils et les Filles, encore ivres des drogues de Yoshiwara et des paroles de leur danseuse favorite, restèrent abasourdis. Une femme pouffa de rire. « Alors je vous ai amené leurs Fils et leur Filles, hurla Maria, pour que vous vengiez la mort de vos enfants ! »

Les Ouvriers avaient déjà entouré le groupe de fêtards : les Fils et les Filles de Métropolis comprirent alors qu'ils n'avaient aucun moyen de fuir. Les rires des femmes se muèrent en sanglots de terreur. Mais l'un des Ouvriers répondit : « C'est à cause toi, Maria, que tout cela est arrivé !

— Qu'est-ce que tu racontes ? cracha la jeune femme.

— C'est toi qui nous a poussé à détruire les Machines, persista l'Ouvrier : c'est à cause de toi que nos enfants sont morts !

Maria éclata d'un rire dément : « Pauvres imbéciles ! rétorqua-t-elle.

— Tu n'es qu'une sorcière ! explosa l'Ouvrier. Tu nous a bel et bien embobinés avec tes paroles de haine : tu as détruit Métropolis ! Tu as tué

nos enfants ! Et tu dois payer pour ça ! (il se tourna vers ses camarades :)
Brûlons-là ! Brûlons la sorcière ! »

Voyant que la situation lui échappait, Maria se jeta droit dans la foule, se frayant un passage à coups de griffes, de poings et de pieds. Mais ses assaillants étaient trop nombreux : les mains des Ouvriers la soulevèrent et la portèrent en direction du parvis de la cathédrale Saint Michaël, où d'autres amassaient en une pyramide des épaves de voitures et de débris com-bustibles.

Maria fut attachée au sommet du bûcher, puis quelqu'un alluma l'essence qui dégoulinait des réservoirs des voitures renversées. Les flammes jaillirent et embrasèrent la robe et les cheveux de la jeune femme. Celle-ci n'avait cessé de rire comme une damnée pendant toute la scène. « C'est un démon ! » criaient les Ouvriers effarés.

Et devant leurs yeux ébahis, au travers du rideau de fumée, le métal se révéla sous la chair consumée par les flammes : c'était Parodie, c'était le robot de Rotwang, qui riait, et riait encore. Et qui enfin, se tut.

Freder et la vraie Maria avait profité de la confusion pour se rendre au premier rang de la foule, devant le bûcher. « Vos enfants sont vivants ! cria Freder, d'une voix déterminée : nous les avons amené sains et saufs au Club des Fils ! Et voici la véritable Maria ! Le monstre qui vous a conduit à cette folie n'était qu'un imposteur, un mensonge ! Nous avons tous été bernés ! »

Le soulagement des Ouvriers fut de courte durée. Des lumières tombèrent du ciel pour les aveugler, tan-dis que retentissait la voix de Jo Fredersen, tonitruante, provenant de tous les côtés. « Vous avez détruit Métropolis et osé menacer la vie de ses Fils, accusait le Maître de Métropolis : Vous serez punis pour ce crime !

— Non ! cria Freder en protégeant ses yeux de la lumière : personne ne sera puni ici, parce que per-sonne n'a commis de crime. Le vrai coupable est celui qui a construit cette chose de métal (il désignait le robot encore juché au sommet du bûcher)... et ses complices ! »

Profitant du silence qu'avait entraîné ses accusations, Freder se tourna vers les Ouvriers : « Métropolis est peut-être détruite. Mais nous pourrons

la reconstruire. Nous pourrions soigner les blessures, et apprendre à vivre ensemble, dans un monde meilleur, plus juste, où chacun pourra vivre dignement, dans l'amour de son prochain... »

Freder s'interrompit, des larmes dans la voix : il se tourna à nouveau vers les lumières dans le ciel. « Je suis le fils de Jo Fredersen. Tous les gens qui m'entourent sont mes frères et mes sœurs et je ne lais-serai personne leur faire de mal ! »

Un long silence suivit. Puis le bruit de pas secs, claquant sur le pavé du parvis. La foule des Ouvriers s'écarta respectueusement sur le chemin de Jo Fredersen. Le Père s'arrêta devant le Fils : « Tu n'as donc toujours rien compris à la Vie, Freder ? » répondit le Maître de Métropolis avec amertume. Le Fils répondit, les yeux brillants de rancœur : « Qu'as-tu donc compris à la Vie, toi qui a toujours pris et n'a jamais donné ! »

Freder baissa les yeux : « Et pourtant, tu es venu à moi cette nuit. (il releva les yeux) En me donnant à toi et non à Rotwang, ma mère avait choisi la Vie. Fais le même choix, ô mon père, accepte tous ces nouveaux Fils que Métropolis a gagné, et montre leur qu'ils peuvent marcher libres et vivre heureux ensemble pourvu qu'ils le veuillent assez forts ! Nous n'avons plus besoin de Maîtres, mais nous avons besoin de vous, de votre confiance et de votre expérience, pour bâtir ce futur... Le présent n'a pas à demeurer aussi injuste qu'il l'est. Il n'a pas non plus à empirer chaque jour un peu plus ! »

Jo Fredersen secoua la tête : « C'est un beau rêve que tu fais là, Freder. Tout le monde voudrait y croire, et ils furent nombreux à y avoir cru par le passé, et pour leur plus grand mal-heur, crois-moi...

— Les beaux rêves sont faits pour devenir réalité, répondit Freder durement. Pas pour vendre des objets, ni pour être pieusement conservés en souvenir ! »

Jo Fredersen regarda lentement tout autour de lui : les visages grisâtres et épuisés des Ouvriers attendaient son verdict. « Nous pourrions... répondit le Maître de Métropolis... réfléchir à tout cela. »

Freder soupira de soulagement, et avec lui, tous les ouvriers rassemblés sur le parvis de la cathédrale Saint Michaël. Maria s'avança vers Jo Fredersen : « Essayer, c'est déjà beaucoup... déclara-t-elle au Maître de Métropolis : Merci, Monsieur Fredersen.

— Oui. Très bien, fit la Premier des Pères en se détournant. Rentrons à présent, Freder.

— Non, Père, répondit Freder avec un sourire, nous avons encore beaucoup de travail ici : mes frères et mes sœurs n'ont plus de maisons, ils doivent avoir faim et froid, ils doivent avoir besoin de parler et de se sentir en sécurité. Maria et moi allons rester avec eux et aider tout ceux que nous pourrons du mieux que nous le pourrons...

— Haem, toussota Jo Fredersen : peut-être pourrais-tu laisser quelqu'un d'autre s'en occuper. Après tout la police et l'armée sont là pour...

— Non, Père, coupa Freder toujours souriant. Mais vous pouvez leur demander de nous aider, si vous le désirez. »

Le Maître de Métropolis inclina la tête : « Je vais t'envoyer Slim. Il fera tout ce que tu lui diras de faire, et veillera à ce que tu ne rencontres aucun problème, avec les forces de l'ordre... ou avec celles du désordre.

— Merci, Père, » répondit Freder.

Et Jo Fredersen s'en fut.

Un jour nouveau se levait sur Métropolis.

FIN

Achevé le 10 Janvier 1998 par **David Sicé.**

D'après Métropolis le film de Fritz Lang tourné en 1926, et la novellisation de Théa Von Arbou édité en 1927.

Merci à Cornelis Zeghers pour m'avoir prêté son exemplaire.

Illustrations tirées d'une version 4K colorisées par intelligence artificielle avec éventuellement correction des erreurs de colorisation ici avec la même orchestration que l'original : <https://youtu.be/4rW-FuZYKY>

Et celle-là aussi vous pouvez être certain qu'elle n'aura pas été écrite par ChatGPT.



L'ETERNAUTE, LA SAISON 1 DE 2025



Titre original : El Eternauta. Traduction du titre original : Le voyageur de l'Eternité, **Une saison de six épisodes sans titres d'une heure environ chaque.** Diffusé à partir du 30 avril 2025 (les six épisodes de la saison 1) sur NETFLIX INT/FR. **De Bruno Stagnaro** (également réalisateur et scénariste), sur un scénario de Ariel Staltari, d'après la bande-dessinée de 1957 écrit par Héctor Germán Oesterheld et dessiné par Francisco Solano López ; avec Ricardo Darín, Carla Peterson, César Troncoso, Andrea Pietra, Ariel Staltari, Marcelo Subiotto, Mora Fisz, Claudio Martínez Bel, Orianna Cárdenas.

Pour adultes et adolescents. (Apocalypse, invasion extraterrestre) *Un soir d'agitation*

sociale à Buenos Air aux alentours de Noël (en été dans l'hémisphère Sud), une aurore boréale apparaît au large et tous les équipements électriques tombent en panne. Immédiatement de la neige se met à tomber, de plus en plus dru, tuant au moindre contact, empoisonnant l'air et l'eau. Survivent les quelques uns qui

étaient restés à l'abri, fenêtres et portes fermées, alors que la chaleur d'alors était étouffante. Juan Salvo, qui alors se trouvait à jouer aux cartes à l'abri, recouvert de vêtements imperméables et protégé par un masque à gaz à filtration, tente de retrouver sa femme dont il est séparé et sa fille censée dîner en ville, mais qui en réalité se trouvait pour une soirée avec ses deux amies à bord d'un petit bateau de plaisance ancré au large de Buenos Aires.

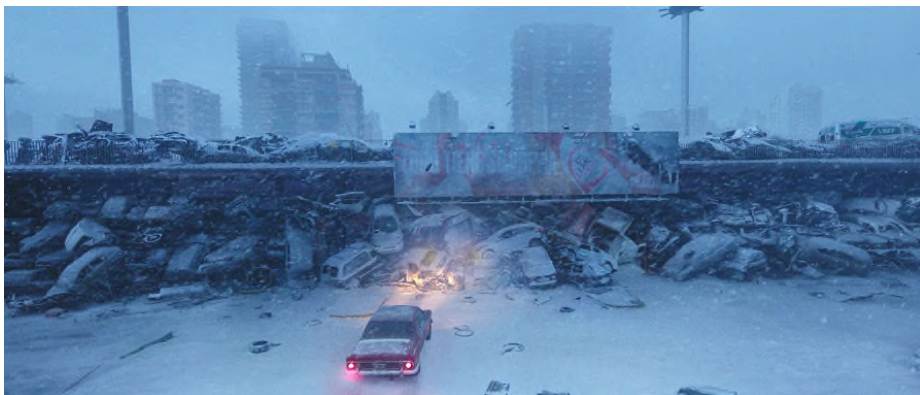


L'Eternaute est l'adaptation d'une bande-dessinée phare de 1957, lancée dans **Hora Cero**, l'Heure Zéro, un magazine de bande-dessinées pour adolescents argentin iconique de cet époque, au même titre que le journal Pilote en France. préparé. Héctor Germán Oesterheld, le scénariste, rebootera deux fois sa bande-dessinée pour l'actualiser et lui donner une portée politique encore plus forte, un hymne à la résistance, alors que l'Argentine est sous le joug de la dictature Péroniste.

Osterheld aura beau se cacher pour remettre ses scénarios à la rédaction, il sera enlevé et exécuté comme tant d'autres, ainsi que quatre de ses filles, sans que l'on ait retrouvé les corps. On suppose que les deux bébés à naître des filles enlevées auront été adoptés contre de l'argent, comme le faisait couramment le régime et toutes les dictatures, et l'on espère encore les retrouver.

L'éternaute la série adopte la version originale de la bande dessinée, et la projette à notre époque, ajoutant des personnages, tout en apparemment respectant scrupuleusement les autres personnages et les messages. L'adaptation, empêchée par une tentative de voler les droits d'auteur

détenus par une vieille dame en abusant de sa faiblesse, n'a été possible que très récemment, quand la justice a enfin fait droit aux véritables ayants-droits et écartés les éditeurs indécents.



L'Eternaute la série est un évènement en soi. C'est la première et possiblement la seule série télévisée digne de ce nom, de Science-fiction digne de ce nom. Vendue comme du post-apocalyptique réduit à de la neige qui tombe, il s'agit en réalité d'une invasion éternelle, avec différentes forces, différentes vagues. La bande dessinée a eu tout le temps d'être plagiée ou d'inspirer « fortement » comme on dit, certains depuis les années 1950 et ses parutions successives, notamment dans les équivalents de *Métal Hurlant* à travers les continents par exemple en Italie. Peuvent ainsi être considéré comme « inspirés » ou plagiés de **L'Eternaute**, le roman et le film **La Cinquième Vague 2016** (*The Fifth Wave*) et le roman et le film **Edge of Tomorrow 2014**. Mais la série se découvre cependant comme un récit inédit.

Le fait est que **L'Eternaute** la série arrive après près de 20 ans de nivellement par le bas concertés des streamers et « grands » studios américains sur consigne directe du Forum International de Davos à travers Vanguard et Blackrock, qui ont des participations de contrôle dans toutes ces sociétés, coutumières de parasiter le processus de création et de promotion des fictions qu'ils produisent.

Le nivellement par le bas qui aboutit en 2025 remplit divers objectifs : rendre la population plus bête, ce qui est plus ou moins l'objectif contraire de la

science-fiction, afin de faciliter le lavage de cerveau, et l'élimination des auteurs de la société, l'idée étant de contrôler le plus directement possible la manière de pensée du public et de remplacer les humains qui créent par des imposteurs, issus des élites ou intimes et surtout soumis, pour empêcher d'imaginer un monde meilleur ou de voir venir les horreurs sur la planète et les responsabilités de qui les orchestres depuis des millénaires maintenant. Et de capter le fric qui aurait dû payer les vrais auteurs et leurs droits.



Pour mesurer à quel point ***L'Eternauta*** la série est une réussite à tous les points de vue — effets spéciaux, intrigues, jeux d'acteurs, dialogues, messages, enrichissement du spectateur, intensité dramatique, construction de monde, émerveillement et horreur fantastique — il faudrait encore parvenir se concentrer sur l'écran tout le temps de l'heure que dure chaque épisode, et capter chaque indice — à tous les niveaux de la narration, car c'est au spectateur de déduire ce qui arrive à l'écran, tout en suivant les efforts des héros très ordinaires, majoritairement âgés de plus de 50 ans — le monde d'avant, des collectionneurs de ceux qui ne jettent rien, et ne se laissent pas déborder par les nouvelles technologies qui feraient d'eux des esclaves.

Le plus brillant dans la série c'est de laisser les personnages avec leurs valeurs contradictoires, leurs points de vue, leurs expériences variées, tenter de s'adapter aux dangers gradués qu'ils rencontrent. Dans tous les récits de catastrophes ou de mutation sociale, de contact extraterrestre ou même de guerres et de mystères, le problème numéro 1 des protagonistes est d'opter

pour le bon contexte, la bonne grille d'interprétation du monde qui les entourent, des mots pour le décrire, et des mots et phrases indispensables pour élaborer des solutions même temporaires à des problèmes qui vont de l'urgence absolue immédiate, à la survie ou la prospérité à moyen ou long terme.



C'est très exactement le contraire que nos dictatures médiatiques nous force à croire, toutes générations confondues : il faut croire aveuglement aux éléments de langages du moment sur les quelques points d'actualité ou de civilisation que les autorités et élites font répéter sur tous les écrans par les pantins qui n'en savent rien et se contredisent d'heures en heures, voire dans la même phrase (« et en même temps »), et mentent frontalement sur des évidences (« ceci n'est pas un génocide »).

Héctor Germán Oesterheld, l'auteur original de ***L'Eternaute***, a voulu cela : il a voulu que ses lecteurs et spectateurs restent sur leurs gardes, et apprennent à raisonner et survivre à l'impensable, à l'inadmissible. Il en est mort pour cela, et avec lui ses quatre filles. Bruno Stagnaro, le créateur de la série télévisée a en cela respecté l'œuvre de Oesterheld et nous a donné, après la chance au tirage d'avoir lu *L'Eternaute* en 1957 à parution, la chance au grattage de voir et revoir la série sur Netflix.

Ne ratez pas cette chance, inespérée sur Netflix qui remplit d'ordinaire des objectifs opposés à la survie de ses spectateurs parce que dépendant entièrement du bon vouloir de ses créditeurs et des pots de vins DEI de Black Rock et du Parti Communiste Chinois,— car comme toutes les œuvres de

Science-fiction de portée majeure, **L'éternaute** la série est aussi une chance de survivre et préserver sa lignée dans la réalité. Et vous devez vous douter si vous n'êtes pas complètement collaborateur, sous camisole chimique ou conditionné, que nous avons aujourd'hui besoin de toutes les chances que nous pourrions saisir.

Saison 1 (2025, 6 épisodes)

L'Eternauta S01E01: Noche de truco (*La soirée Truco*)

L'Eternauta S01E02: Salgan al sol (*Sortez au Soleil*)

L'Eternauta S01E03: El magnetismo (*Le magnétisme*)

L'Eternauta S01E04: Credo (*Je crois / Profession de foi*)

L'Eternauta S01E05: Paisaje (*Paysage*).

L'Eternauta S01E06: Jugo de tomate frío (*Jus de tomate froid*)

L'Eternaute, la série, aurait déjà été renouvelée pour une seconde saison. Attendre et voir, car il est courant que les séries NETFLIX, même à succès, ne soient jamais renouvelées.



L'Eternauta S01E01: Noche de truco (*La soirée Truco*)

La nuit (à Buenos Aires, Argentine), trois jeunes filles s'alcoolisent à bord d'un petit bateau de plaisance mouillant au large d'un port illuminé. Sur fond de pop-musique espagnole, elles papotent en regardant le téléphone portable de l'une en vue de choisir une prochaine destination de vacances, de préférence près de la plage ; mais celle-là déplaît : pas d'adolescents autorisés. Les deux autres sourient : elles ne se qualifieraient pas elles-mêmes d'adolescentes, elles sont

des femmes maintenant, des femmes, renchérit la première en prenant une voix plus basse et rauque.



Elles montent sur le pont pour s'alcooliser à l'air libre, mais la seconde s'inquiète de la première qui semble parler peu. La première (Tati) s'explique : elle ne peut pas croire qu'ils en sont à planifier leur voyage pour fêter son départ, mais les autres s'étonnent : c'était tout ce don Tati rêvait et elle pourra toujours revenir si quelque chose se passe mal. Elles trinquent et boivent debout et s'étreignent en riant. « C'est trop d'amour ! » déclare Tati et elles se séparent. Puis elles perdent leur sourire en découvrant une aurore boréale massive dans le ciel à l'horizon en face d'elles : « C'est quoi, ça ? » demande Tati. Puis un globule luisant traverse le ciel, et le bateau semble frémir et tanguer davantage.

La seconde des filles ordonne aux autres de lever l'ancre et dérouler la voile. La vibration continue : la seconde jeune fille est descendue dans l'habitacle et constate que leur GPS est mort. Elle veut consulter son téléphone, et soudain appelle Tati, alarmée. Elle veut remonter sur le pont mais avec les vibrations et le roulis, la porte de la cabine claque et se verrouille alors qu'il semble y avoir des éclairs dehors. La jeune fille frappe à la porte, appelant encore Tati et alertant qu'il y a quelque qui ne va pas avec « Loli ». Elle scrute encore à travers le volet, puis se retourne lentement vers le hublot, alors qu'un premier flocon de neige tombe dehors, dans la lueur de l'aurore boréale.

Ailleurs, toujours la nuit, un feu de joie, une manifestation où des gens qui frappent sur des casseroles brandissent des pancartes « On veut le pouvoir » et scande des slogans. Dans une voiture bloquée par la manifestation, deux hommes chantent, puis l'un remarque à l'autre : « On n'aurait pas du prendre la

voiture. » Leur passager sorti demande à une femme officier de police si elle pourrait les faire passer par la voie du bus. Celle-ci répond que c'est impossible : qu'ils fassent demi-tour. L'homme argumente, ils sont presque arrivés. La policière répond qu'ils doivent faire comme tout le monde.



Dans leur voiture toujours bloquée par la manifestation, les deux hommes discutent de leur relation de confiance, d'une grosse somme d'argent à investir, d'un appartement. Arrive un vieux qui veut laver le pare-brise, et le chauffeur proteste : il n'a pas d'argent, et le vieux barbu sourit et salit le pare brise pour dessiner un smiley, puis s'éloigne ; le vieux n'a qu'une seule jambe. Leur passager revient s'asseoir sur la banquette arrière. « Et ? » on lui demande. « Rien à faire, il faut faire demi-tour. » et ils le font. Ils reprennent leur route, ou plutôt la route, et discute du futur départ du passager pour les USA. Un policier les arrête à cause du passage de trois camions de pompiers. « Une sacrée nuit... » fait remarquer celui qui avait oublié le whisky et vient de le commander sur son smartphone.

Ailleurs à l'entrée d'un parking souterrain, la télévision diffuse pour un gardien dégarni (Vincente) les images d'un violent incendie évoquant une coupure de courant qui dure depuis trois jours. Et voilà la voiture des trois premiers hommes qui arrive. Ils saluent le gardien qui leur répond de garer leur voiture sur la gauche. Ils descendent de leur voiture, et l'un d'eux s'étonne : est-ce que le gardien ne possède pas de balai ? » On lui répond de faire preuve d'un peu de respect.

Et comme ils aperçoivent l'écran de télévision, l'un remarque que cela explique les camions de pompiers. Il s'agit du feu pas loin de chez eux, et le commentaire indique que les autorités s'inquiètent de la présence d'amiante. Les trois hommes sortent du parking et l'un remarque qu'ils peuvent encore entendre le vacarme des manifestants. Passant devant une fenêtre allumée, ils interpellent un certain Tano en train de discuter avec un autre homme. Puis ils saluent Ana, une femme qui sort des sacs poubelles et un colis de livres. Deux montent dans l'immeuble, le barbu reste pour aider Ana, et comme ils mettent les livres à la poubelle, le barbu s'inquiète : « Est-ce que Tano sait qu'elle jette ça ? » Ana lui répond qu'ils datent de 2003, et le barbu en convient : jeter des annuaires téléphoniques de 2003 n'est pas une tragédie grecque...



Et voilà les trois hommes et Tano à faire une partie de cartes au son d'un vinyle. Un cinquième qui ne joue pas aux cartes découvre une vieille photo d'eux jeunes, mais en fait l'un des quatre hommes n'est pas sur la photo. Comme l'un des joueurs de cartes vient de gagner beaucoup de point, le cinquième revient avec un masque à gaz militaire sur le visage ; personne ne bronche. Tano explique que c'est un souvenir auquel il tient beaucoup et il faut le reposer. Puis le cinquième veut utiliser les toilettes qui sont à l'étage, à côté de la cuisine.

L'un des joueurs va retourner le disque vinyle, un autre entend son smartphone biper, et on entend comme un vague feu d'artifices dehors. Il s'agit d'un message d'une certaine Elena et sa localisation. Pendant ce temps, les autres déclarent qu'ils ont soif et s'étonnent que le whisky commandé ne soit pas encore arrivé, ils conseillent de localiser la position du livreur.

On frappe à la fenêtre : c'est le gardien Vincente qui tend un paquet – le whisky. A l'étage, Ana enregistre sur son logiciel de mixage un bâton de pluie, mais elle entend autre chose en même temps que le ruissellement. Alors elle regarde ce qui est en train de frapper doucement à sa fenêtre sur la nuit et l'éclairage de la rue. Et en contrebas, le gardien paye le livreur à moto. La partie de cartes reprend. Retentit un roulement sourd au-dessus d'eux : « Juste le tonnerre... » déclare l'un des joueurs. Le cinquième est redescendu des toilettes et se fait rappeler à l'ordre parce qu'il a parlé de la partie de cartes et que seuls les joueurs ont le droit de parler de la partie de cartes.

Puis l'électricité est coupée : le plafonnier s'éteint, le vinyle s'arrête de jouer. « Ne touchez à rien, on reprendra la partie plus tard. L'un des joueurs allume une allumette, l'autre constate étonné que son téléphone portable est mort. Chacun consulte son téléphone : Omarcito, le smartphone est tout aussi mort alors que la batterie était à 100%... La lampe torche ne fonctionne pas non plus. Ils plaisantent à propos de leur inquiétude et de dépendre de la seule lumière d'un briquet-tempête, tandis qu'on entend plusieurs chocs métalliques dehors.

Alors un joueur demande aux autres de la fermer alors que les chocs se multiplient dehors. « Mais qu'est-ce qu'ils ont à cogner là ? » demande l'un. Ana les appellent depuis l'étage. Tano est enfin arrivé à allumer sa lanterne à gaz, il monte à la rencontre de Ana qui tient à la main une bougie et qui l'alerte : « Il y a quelque chose qui ne va pas avec Vincente : j'étais en train de regarder par la fenêtre et je l'ai vu s'effondrer ! » « Il a fait un infarctus ? » Tano veut sortir immédiatement mais la porte est verrouillée et les clés sur la table.

Leurs invités les rejoignent et en regardant par la fenêtre l'un d'eux remarque : « Il y a quelque chose dans l'air... » Et l'autre : « On dirait de la cendre... » « Il neige... » « Il neige en été ? » Et l'autre : « Peut-être c'est ce qu'on a vu à la télévision, l'incendie à la centrale électrique... » Ana remarque : « C'est peut-être ce qui a fait du mal à Vincente ? » Tano récupère les clés et veut ouvrir la porte mais Ana l'arrête : « Il y a quelque chose de toxique dans l'air ! »

Et à nouveau les chocs métalliques : par la fenêtre, on voit que c'est un carambolage, les voitures dehors ne s'arrêtent pas de rouler et rentrent les unes dans les autres. « On dirait un cimetière, dehors. » Un autre demande à Ana « Tu as des fenêtres ouvertes en haut. » « Non, répond Ana, on a l'air conditionné. » « Il faut couvrir les fenêtres, empêcher les particules d'entrer... » Resté en arrière,

Ruso pose sa main sur le carreau et la retire précipitamment : « C'est gelé ! » Alors Ruso panique, veut sortir alors qu'ils parlent de protection et profitant de la confusion sort... et s'effondre dans la rue. Alors tout le monde s'insulte et s'accusent de n'avoir pas retenu Ruso.



L'Eternauta S01E02: Salgan al sol (*Sortez au Soleil*)

Moins d'une heure avant la catastrophe, on entendait scander les manifestants en ville : "L'électricité, maintenant ! Plus de coupures !!!" Plus calmement, dans le hall d'entrée de la résidence à étage, un homme grand et digne, dégarni à chemises à carreaux (Ramiro) explique calmement aux habitants de l'immeuble : "Il n'y a qu'une phase (NDT: du courant alternatif) qui a été coupée : c'est pour cela que l'éclairage fonctionne mais pas les ascenseurs."

Une jeune femme brune, qui semble faire office de secrétaire, déclare alors : "J'ai aussi déposé une réclamation sur leur site internet." Une dame assise qui les écoutait en s'éventant remarque : "Je ne crois pas un mot de ce qu'ils disent : la moitié de la ville est en flammes et ils viendraient pour réparer une phase ?" L'homme à chemise à carreaux répond (Ramiro) : "Eh bien, on ne peut rien y faire." Un autre homme intervient : "Oui, mais il faut faire attention : cette phase est branchée sur la pompe d'alimentation en eau..."

Pendant ce temps, à travers l'entrée de l'immeuble vitrée donnant que la rue, une femme cherche ses clés, et un homme âgé chauve arrive avec ses propres clés en lui faisant signe de l'attendre. L'homme à chemise à carreaux reprend : "Le technicien est en chemin, n'est-ce pas, Pau ?" L'homme chauve déverrouille

la porte et ils entrent. Dans le hall, juste à côté de la porte vitrée, un sapin de Noël. L'autre homme reprend : "Moi je vais vous dire ce qui va se passer : on va arriver à court d'eau, aussi simple que ça !" Une autre femme intervient tandis que la femme qui vient d'entrer va droit aux ascenseurs : "Ruben, je veux qu'on parle des autres dépenses extraordinaires..." On lui objecte : "Non, pardon mais ce n'est pas à l'ordre du jour : passons au point suivant, Ramiro."



La femme qui vient d'arriver appelle l'ascenseur, puis sourit à la jeune femme brune qui fait office de secrétaire de la réunion, qui lui sourit en retour : "Ils sont en panne." La nouvelle venue soupire : "Je ne peux pas y croire..." Le chauve (Charly) lui s'est planté devant la petite assemblée, dos à la porte vitrée de l'entrée : "Est-ce que quelqu'un peut me dire où vous en êtes, s'il vous plaît ?" L'homme à la chemise à carreaux lui répond : "Charly, la réunion a commencé il y a vingt minutes, désolé." Le chauve grimace : "Je l'ai su trop tard." L'homme à la chemise à carreaux soupire, puis résume : "Gerardo suggère que nous louons un groupe électrogène pour l'été..." Gerardo est un homme jeune à la courte barbe noire soignée.

Charly répond : "Pas besoin de ces choses bizarres : connectons les ascenseurs aux autres phases, et hop, problème résolu : on l'a déjà fait avant." Une dame âgée assise avec son chien sur les genoux répond, faisant mine d'approuver : "Oui, comment pourrions-nous l'avoir oublié ?" La jeune secrétaire rappelle : "La surcharge de courant a coupé l'électricité pendant trois jours." L'homme à la chemise à carreaux veut passer aux votes, la femme au chien l'arrête : "Encore un petit moment : j'ai quelque chose à dire..."

Charly le chauve lui coupe la parole : "Avant de parler, commence par prendre un sac poubelle et va ramasser la merde de ta Lassie de pacotille, parce que nous on doit slalomer entre ses crottes." La femme au chien répond : "Les déjections de Lassie comme vous l'appellez, d'abord il s'appelle Brahma et il est mieux élevé que vous, et de beaucoup." Charly commence à répondre : "Ah, Brahma..." Un déclic, et plus d'éclairage. Tout le monde pousse un soupir indigné, et certains un juron. Alors Charly qui croit se retrouver en position de force interpelle le président de l'assemblée : "Et alors, qu'est-ce qui se passe mon petit Gérard, ton plan avec le groupe électrogène vient de tourner au jus de boudin ?"

Charly n'entend pas le crissement de pneu, et ne peut pas voir la camionnette qui va droit en direction des portes en verre de l'entrée de l'immeuble, dans son dos. Les autres se lèvent, épouvantés. La camionnette enfonce les portes en verre et s'arrête, les phares s'éteignent. Dans l'obscurité les exclamations fusent : "C'est quoi cette merde ? Carai" Quelqu'un allume une lampe torche : "Est-ce que tout va bien ?"

Charly demande : "Qu'est-ce qui s'est passé ?" Ramiro, s'approche de la camionnette et la reconnaît : "C'est le technicien de l'électricité !" Il demande à la dame au chien : "ça va ?" "Juste couverte de verre !" "Ne bougez pas votre bras!" Ramiro s'approche lentement du véhicule, passant par le côté, pour approcher le chauffeur. Il regarde à l'intérieur, puis surpris se détourne et relève la tête. Les autres qui avec leurs lampes électriques s'inquiétaient les uns des autres entendre le bruit de la chute lourde d'un corps.

Tout le monde se retourne : Charly, Gerardo et les autres hommes se sont retournés et s'approchent, à pas lents. Dans le faisceau croisé de leurs lampes électriques, le chauffeur de la camionnette, tête en arrière, bouche ouverte -- à l'évidence, mort. Le faisceau des lampes électriques s'abaissent. Sur le côté de la camionnette, adossé au mur, Ramiro, tête baissée. Charly l'appelle, très inquiet : "Ramiro !" Mais Ramiro ne réagit pas.

Le lendemain matin : la neige continue de tomber sous les nuages clairs et à la lumière du soleil levant à travers les nuages. Partout, des véhicules - voitures, motos, bus, à l'arrêt, avec leurs chauffeurs ou pilote et les passants qui gisent, immobiles, déjà passablement recouverts de flocons blancs. Mis à part le frôlement continu des flocons, le silence absolu.



Puis un bruit de pas dans la neige, et Salvo, en combinaison imperméable, gants et masque, qui sort de derrière le bus qu'il longeait. Pour lui, au bruit de ses pas lourds s'ajoute sa respiration rendue bruyante par le filtre de son masque à gaz.

Et quand il rejoint le carrefour, les plaintes du vent s'engouffrant entre les bâtiments, à travers les avenues. Salvo s'arrête devant une voiture avec une mère et son fils renversés inanimés : les vitres de la voiture étaient complètement baissée à cause de la chaleur, et les flocons de neige passent, tourbillonnent à l'intérieur, et s'accumulent au bord des portières..



L'Eternauta S01E03: El magnetismo (*Le magnétisme*)

La nuit, en ville. Moins d'une heure avant la catastrophe. Une jeune femme un peu ronde aux cheveux ras noirs, percée, tatouée, marche en direction d'un terrain de jeu en ville où une bande de jeunes hommes disputent un match de foot. Elle appelle : "George !" George ne répond pas, on entend plutôt crier "But

!" "Ouais !" Et enfin, un jeune homme torse nu daigne se retourner et arriver ; la jeune femme explique, smartphone à la main : "Une commande, frérot..." Le jeune homme répond : "Montre voir..." Elle montre l'écran du smartphone. Il prend le smartphone et laconiquement répond : "C'est à côté..."

Comme George va pour se préparer à sa course, quelqu'un appelle : "Gonzalo !" car la partie de foot a repris. Arrive un des camarades de George, qui lui demande : "Tu vas garder le but ?" George répond que non, et l'autre proteste : "Reste un peu plus longtemps !" "Mais je reviens de suite !" Alors la jeune femme propose : "Hé, tu peux rester si tu le veux : je livrerai à ta place... Allez, donne." George la laisse prendre son casque et son smartphone : "D'accord, mais fais attention..." Et les autres l'appeler à nouveau : "Allez, la partie reprend, on se bouge !"

Et sous le regard attendri de la jeune femme, George retourne sur le terrain mais les autres ont déjà shooté en direction du but sans gardien et George court après la balle. Elle enfille le casque de son frère, attaque la mentonnière, monte sur la bicyclette avec son gros coffre rouge et s'en va dans l'allée illuminée par les lampadaires, passant non loin de la façade d'une cathédrale en briques rouges. Puis nous la retrouvons à rouler le long d'une grande avenue à six voies, trois dans un sens, trois dans l'autre...



La même ou une autre grande avenue, entièrement recouverte de neige, avec des voitures en travers, des motos renversées. La neige continue de tomber, avec des rafales de vent par moment. Le 4x4 bleu est de retour au garage, ramenant Salvo et son ex Elena, et le reste de l'expédition de secours, les deux

derniers survivants de la maison attendant les autres avec des couvertures. Elena semble découvrir les lieux et aide Juan Salvo à descendre du 4x4.

L'un des hommes masqué et protégé d'une tenue de pompier est revenu à l'entrée du garage, pour contempler le cadavre de leur ami, là où il est tombé dans la rue la veille, quasiment recouvert par la neige. Celui qui était resté en arrière demande ce qui s'est passé... Nous les retrouvons devant un radio-émetteur allumé : "CQ, CQ, ici Lima, Uniforme, Cinq, Delta, Alpha..." appelle Tano, le maître des lieux : "Est-ce qu'il y a quelqu'un sur la fréquence ? Répondez s'il vous plaît." Aucune réponse, Tano reprend : "C'est un message d'urgence, si quelqu'un écoute, s'il vous plaît répondez..." Mais on n'entend que du bruit.

Tano soupire, repose le micro, puis déclare : "Il faudra qu'on réessaye quand la nuit sera tombée." Son épouse (Ana) déclare : "Restons calme : quelqu'un viendra forcément nous aider, à un moment." Mais un autre lui répond : "Et s'ils viennent, mais pas pour nous aider."

L'épouse (Ana) répond : "Mais de quoi tu parles ?" L'autre lui répond : "Tu n'as donc pas entendu ce qui s'est passé à l'appartement d'Elena ? Pourquoi crois-tu qu'ils y sont aller avec des armes ?" L'épouse (Ana) répond : "Si, j'ai bien entendu ; mais je ne comprends pas pourquoi les gens sont devenus si violents..." Salvo demande : "Qu'est-ce que tu ne comprends pas ?" Elena répond : "On te l'a déjà expliqué Ana, (...) on n'avait pas d'autres options." Ana persiste : "D'accord, mais qu'est-ce que ça a à voir avec la transformation de ma maison en une armurerie ?" Son mari Tano la rappelle à l'ordre : "Non, Ana !" Ana se détourne et baisse les yeux. Un long silence.

Le premier qui s'était inquiété propose : "Est-ce qu'il faut qu'on quitte la ville ?" Tano rétorque : "Et où est-ce qu'on irait ?" "Je ne sais pas ; loin d'ici ; dans ta maison sur l'île." Inga la livreuse intervient : "Et qu'est-ce qui te fais croire qu'on y sera plus en sécurité qu'ici ?" Tano affirme : "Personne ne me fera bouger d'ici : il faudra me sortir les pieds devant !" Juan Salvo ne répond rien, l'inquiet soupire : "Alors je ne sais pas..." Il se lève. Juan Salvo se lève à son tour : "Tano, nous avons besoin de l'auto." Tano hésite, puis répond : "Non." Rejoint par son ex, Elena, Salvo précise : "Pour aller chercher Clara." Ana, l'épouse de Tano se tourne vers son mari, qui répond : "Je suis désolé Juan, mais c'est non."



L'Eternauta S01E04: Credo (*Je crois / Profession de foi*)

Le vent souffle. Dans un tunnel ferroviaire, une silhouette frêle en imperméable jaune, le visage couvert par un masque de plongée, marche vers la lumière du jour, calmement, sans hésitation. La neige continue de tomber dans la station. Arrivée à la station Aristobulo del Valle (NDT révolutionnaire et homme de droit argentin) elle monte sur le quai, et passe indifférente devant le cadavre d'une femme à demi couvert de neige. Elle prend ensuite les escaliers qui mènent à la surface. Derrière elle, par le même tunnel, arrivent à la même allure six silhouettes encapuchonnées de plus.

Dans une fosse creusée dans un jardin enneigé, Juan Salvo, Tano et Lucas descendent le cadavre de Ruso, leur ami et partenaire de jeu de cartes, enveloppé dans une bâche, sous le regard de Ana, l'épouse de Salvo et Inga, la livreuse qui s'était réfugiée dans leur garage. Le cadavre descendu, Tano se penche au-dessus pour jeter en guise de souvenir les trois dernières cartes de Ruso : As de pique et 13 points, c'est-à-dire sept de pique et dix de pique, et de commenter que Ruso sortait de scène avec un jeu gagnant. Et la neige continue de tomber, tout doucement...

En pleurs, Ana s'appuie sur Tano, son mari, tandis que Inga, elle, tenant encore la casque de livreur qu'elle avait emprunté à son frère pour faire la course à sa place, lève les yeux au ciel : aucune chance que son frère ait survécu à la neige, elle l'avait laissé torse nu sur son terrain de foot improvisé. Salvo reprend alors sa pelle pour commencer à reboucher le trou, imité par Inga.

Ambiance lugubre dans la cuisine : Elena fait remarquer à Salvo que la fièvre du lycéen qu'ils ont sauvé plus tôt ne baisse pas. Salvo répond : "Précisément." Et suggère : "Je pense que tu devrais parler avec Ana, pour qu'il reste avec eux."

Elena répète "Qu'ils le prennent avec eux ?" Salvo confirme : "Oui." Elena s'étonne : "Dans cet état ?" Alors Salvo insiste : "Clara devrait être notre seul sujet de préoccupation à cette heure..." Elena répond : "Je le sais, mais c'est nous qui l'avons amené ici, pourquoi iraient-ils s'encombrer d'en prendre soin ?"



Salvo demande alors Elena : "Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu abandonnes ?" Elena s'indigne : "Pardon ?" Salvo se détourne : "C'est comme si tu ne voulais pas partir à la recherche de ta propre fille ?" Elena s'exclame : "Comment peux-tu dire une chose pareille ? Tu penses que j'essaie de me contenter du prix de consolation ?" Dans leur dos, Tano demande : "Lucas, prépare-toi ?" et Lucas de répondre : "Où allons-nous ?" Tano répond : "Pour plus de provisions." Ana s'étonne : "Plus ?

Elles ne rentreront pas dans le voilier ?" Tano soupire : "C'est notre dernier voyage, Ana... Et il nous faut aussi un autre véhicule."

Ana et Tano se retournent vers Salvo et Elena, Elena qui annonce : "Dès qu'il ira mieux, je partirai de mon côté." Avec lassitude, Salvo répond : "Fais ce que tu veux..." Lucas remarque alors : "Et nous qui pensions que le Wi-Fi arrangerait tout... Mon Dieu, on est irrécupérables." Tano remarque alors : "Ils connaissent le nom de famille de la fille, non ?" Ana hoche la tête : "Regarde donc dans l'annuaire téléphonique : J'en ai plusieurs en bas." Ana ne répond rien, puis, comme Tano et Lukas s'en vont, elle se dirige vers la fenêtre. La voyant faire, Salvo se lève et la rejoint. Il regarde ce qu'elle regarde entre les planches : les

bennes à ordures, l'une renversée suite au carambolage d'une voiture de passage avec une voiture garée à côté. Couvertes de neige.

Tous les deux recouverts de leurs vêtements imperméables et masqués, ils sortent pour ouvrir la benne à ordures recyclable encore debout. La pile d'annuaire téléphoniques de la ville que Ana avait jetée la veille au soir à l'insu de son mari s'y trouve encore.»



L'Eternauta S01E05: Paysage (*Paysage*).

Le vent souffle dans la nuit soudain illuminée par une fusée éclairante verte.

Un soldat armé en fusil est installé dans une tranchée et se grille une cigarette dont le bout orangé incandescent se voit très clairement dans la nuit, mais il garde le bout incandescent vers l'intérieur de la tranchée. De loin, on entend un autre soldat approcher en courant ; ce soldat arrive et saute dans la tranchée pour s'abriter. Le premier soldat tire fortement sur sa cigarette et l'écrase, non loin d'une image naïve de San Jorge (NDT Saint Georges) terrassant le dragon.

Une nouvelle fusée verte illumine le champ de bataille, et la pétarade des tirs commence : les différents groupes de tireurs positionnés en léger surplomb de la petite plaine brumeuse ont ouvert le feu contre une ligne de soldats ennemis qui marchent à l'horizon. Avec des grands flashes, les fusils mitrailleurs crépitent, puis les grenades explosent, puis le silence retombe avec au petit jour la pluie de cendres, ou de neige... de neige.

Le premier soldat s'est assoupi au fond de la tranchée, au milieu des douilles répandues autour de lui. Alors le jeune soldat ouvre les yeux, réalise qu'il neige, puis entend un cri bizarre. Il baisse les yeux et découvre les corps de ses camarades gisant morts au fond de la tranchée. Il se relève, passe la tête au-dessus de la tranchée, sort de la tranchée.



Partout des cadavres de soldats éparés, gisant face contre terre ou sur le dos tandis que la neige tombe peu à peu sur eux. Il avance de plusieurs pas, comme hagard, pour s'entendre d'un coup joyeusement sifflé. Il s'immobilise, se retourne lentement : le jeune soldat fait désormais face à Juan Salvo, en tenue imperméable et masque à gaz, qui le fixe : ils ont exactement les mêmes yeux bleus.

Dans le présent (?) Juan Salvo sort de sa vision : leur pick-up roule dans les rues enneigées abandonnée. Tano s'exclame : "Le supermarché !" Le pick-up s'arrête devant le supermarché du Bel Avenir au rideau de fer éventré, et saute de la plate-forme du pick-up en appelant : "Ana !" Salvo demande aux autres survivants : "Qu'est-ce que vous allez faire maintenant ?" Et on lui répond : "On va essayer de rejoindre le Camp de Mai."

Pendant ce temps, Tano a ralenti sa course en apercevant les sentinelles masquées en haut du carrossier. Et trois autres sentinelles armées sur le toit de l'autre côté de la rue. Personne ne semblant disposer à lui tirer dessus, Tano continue de marcher puis arrive à l'entrée du garage et se précipite à l'intérieur. Tout semble abandonné jusqu'à ce qu'il entende des voix à

l'étage. Salvo et un autre arrivent à leur tour dans le garage et Tano, débarrassé de sa tenue et de son masque lui enjoint de déposer ses affaires et de le suivre. Ne sachant que croire, Salvo monte à l'étage, passe devant Tano et Ana, rejoint Ginga et Lucas autour d'Elena sur le divan. Elena sourit à Salvo...



L'Eternauta S01E06: Jugo de tomate frío (*Jus de tomate froid*)

Une galerie marchande décorée pour les fêtes de Noël, avec tous les clients habillés comme il se doit pour l'été dans l'hémisphère Sud. Dean Martin chante :

"Oh dehors le temps est effrayant, mais le feu de bois est réjouissant, et puisqu'on n'a nulle part où aller, oui qu'il neige, et qu'il neige, et qu'il neige ! ... Et ça n'est pas l'air de s'arrêter, et j'ai du pop-corn à faire souffler, les lumières sont baissées, tamisées, oui qu'il neige, et qu'il neige !"

Dans la foule au bout de l'allée, Juan Salvo lui-même, semblant comme tous les autres clients, déambuler à la recherche d'un cadeau. Circonspect, il ralentit sa marche et fini par s'arrêter devant une vitrine, rejoint par une dame d'un certain âge, pimpante et chargée de bijoux. La femme soupire et prend à témoin Salvo : "C'est dur de se décider, non ?" Salvo admet : "Beaucoup trop d'options." Ils se tiennent devant une grande peinture décorant le balsa du fond de la vitrine où sont exposés essentiellement des baskets, des planches à roulettes et des mannequins en tenue de plage.

Mais plus on regarde la peinture, plus elle révèle des détails bizarres : la Mort elle-même qui se penche en haut à gauche, sur le fond du clocher de la cathédrale embrasée un jour plus tôt, une locomotive noire dans la nuit sous la

lune dont les cratères semblent figurés par des structures peu naturelles, le masque à gaz dont personne ne pouvait se passer depuis la catastrophe, Saint Georges terrassant le dragon comme sur l'image protectrice du jeune soldat fans la tranchée, un tourne-disque pas vraiment de saison, deux mains bleues jointes faisant éclater un feu rouge, et des serpents verts dentus qui s'enroulent et semblent vouloir dévorer les produits exposés, sinon les clients du supermarché qui les admireraient.



La dame explique à Salvo : "Je cherche une combinaison de plongée pour l'un de mes gamins, il est branché sports aquatiques en ce moment." Salvo ne peut s'empêcher de sourire à l'expression "sport aquatique" : ses amis joueurs de cartes utilisait toujours cette expression pour faire un humour gros lourd, allusion à la pratique sexuelle qui consiste à uriner en plein ébats. Salvo ne peut répondre que "waouh" à cela, et la dame naïvement conclut : "Et voilà ce que sont désormais les adolescents pour vous... Ils essaient tout. Tout ce qui pourrait les rendre heureux, n'est-ce pas."

Curieusement, à ce point de la conversation, la dame ne porte plus les mêmes bijoux qu'au début de la conversation. Et comme la dame sourit à Salvo, celui-ci ne voit plus qu'un unique pendentif au cou de cette dame, représentant deux garçonnetts encadrant une fillette comme pour faire une ronde. Le regard de la dame devient fixe, puis elle se penche à l'oreille de Salvo pour lui chuchoter : "Je suis encore là, quelque part, tout au fond de ma tête... N'arrêtez jamais de chercher."

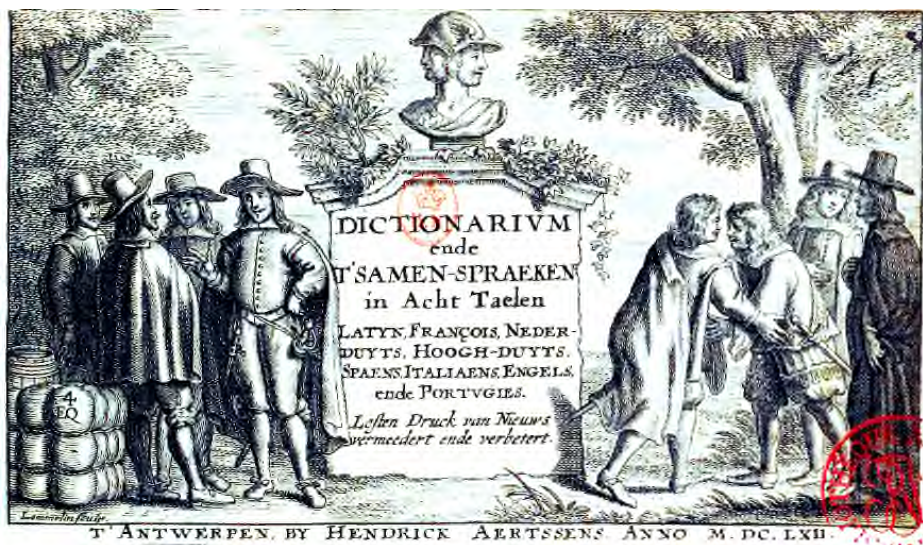


La dame semble avoir disparu, laissant Salvo seul devant la grande peinture bariolée au fond de la vitrine : au centre le masque à gaz de protection contre la neige mortelle. Salvo rouvre les yeux : il est couché dans l'herbe qui a pris un coup de gel et dans les feuilles mortes. Il entend du bois craquer, des vrombissements... d'insectes ? d'une machine ? Il se redresse à côté d'un petit tas de branches coupées : Salvo est dans une clairière, et il aperçoit derrière un arbre un cheval à la robe blanche tachée de noir. Il ramasse une machette... Puis la voix d'une jeune fille l'appelle : "Papa !" deux fois. Puis la voix de Tano, qui arrive avec lui aussi du bois coupé sous le bras : "Encore une fois ?" demande Tano en voyant Salvo se relever, égaré.

FIN DU GUIDE DES EPISODES DE LA SAISON 1 DE 2025.



Hora Cero número 1



Conversations à l'auberge 34

Conversations at the Inn (part. 34).

François du 17^e siècle

Source du texte original : Dictionariolvm et colloqviä Octo lingvarvm

CAPV̇T VII. COLLOCVTIONES AD MERCATVRAM PERTINENTES.

CAPITES SEPTIMES. COLLOCVTJONES ADØ MERCATVRAF.

Chapitre 7, échanges à une boutique (= devant la marchandise).

Chapter 7, talking at a store (= in front of the merchandise)

(1662) Le VII. Chapitre, Propos de marchandise.

(English 1662) The VII. Chapter, Proposes of marchandise.

G. LAVATE VBI VISVM ERIT, & ACCVMBITE

G. LAVAI VBIØ VIDEFOTVR, ETØ ACCVMBYI,

G. Lavez-vous quand il vous semblera (bon), et mettez-vous à table.

G. Clean yourself when you see fit, and sit down to eat.

(1662) G. Lavez vous quand il vous plaira, & allez vous feoir,

(1662) G. Bathe when it please you/and go and fit.

B. CVRA INSTERNĬ & INFRENARĬ EQVOS NOSTROS :

B. CVRA INSTERNYRI & INFRENARI EQVEIF NOSTREIF :

B. Veille à ce que soient sellés et bridés nos chevaux.

B. *Make sure your horses are saddled and bridled.*

(1662) C. Faites feller & brider nos chevaux :

(1662) B. *Cause our horfes to bee fadled and bridled :*

B. OPORTVIT NOS IAM NVNC DVÒBVS MILIARĬBVS HINC ABESSĚ.

OPORTEBVT NOBOIF JAMØ NVNCØ DVEIK MILIAREIK HINCØ ABSYRE.

B. Il était opportun (pour) nous d'être déjà là maintenant à deux milles d'ici.

B. *It was opportune (for) us to be here now, two miles from here.*

(1662) B. nous deu ions defia estre à deux lieues d'icy,

(1662) B. *wee should bee two miles heree.*

C. AGE STANTÈ PEDE PRANDEAMVS. EAMVS.

C. AGEØ STANTEK PEDEK PRANDEAMVS. EJIEIM.

C. Allez, en se tenant sur le pied, que nous déjeunions. Allons-y.

C. *Come on, standing on foot, let's have lunch. Let's go.*

(1662) C. Sus difnons tout debout. Allons.,

(1662) C. *Go to/ let us dine standing. Let vs go.*

E. SVBDVCAMVS RATIONEM DOMINE HOSPES, QVANTṼM DEBEMVS ?

E. SVBDVCYEIM RATIONEF DOMINOC HOSPITOS, QVANTṼMØ DEBEIM ?

E. Que nous calculions la note, Seigneur (= Monsieur) l'hôte.

Combien devons-nous ?

E. *Let us calculate the bill, Lord (= Mr.) Host. How much do we owe?*

(1662) E. Comtons mon hoste, que devons nous ?

(1662) C. *Let vs have a rekening/ myne hoste/what do wee owe ?*

**H. DEBERIS QVATVOR SOLIDOS & SEX DENARIOS,
IN SINGVLOS EQVITES.**

H. DEBEZVR QVATVORØ SOLIDEIF & SEXØ DENARIEIF,
IN SINGVLOIF EQVITOIF.

H. Tu es en dette de quatre sols et six deniers pour chaque cavalier.

H. *You owe four sols and six deniers for each rider.*

(1662) H. Vous devez quatre schellings six deniers homme & cheval,

(1662) H. *You owe foure shillings /fir pence man and horfe.*

B. ACCIPE , SATIN ‘ HOC TIBI EST ? — H. ETIAM DOMINE.

B. ACCIPJY , SATINØ HES CEØ TIBI EST ? — H. ETIAMØ DOMINOC.

B. Accepte, est-ce satisfaisant pour toi ? — En effet, Seigneur (Monsieur).

B. Accept, is that satisfactory to you? - Indeed, Lord (Sir).

(1662) B. Tenez, êtes vous content ? — H. Ouy Monfieur.

(1662) B. Hold/ are you contented ? — C. Yea Sir

B. VBI EST ANCILLA ? ACCIPE AMICA MEA, ISTVC ACICVLIS INSYMES.

B. VBIØ SYT ANCILLAS ?

ACCIPY AMICAC MEJAC, ISTVCØ ACICVLEIK INSYMBOZ.

B. Où est la chambrière ? Accepte mon amie, cela,
tu le porteras à l'aide d'épingles.

**B. Where is the chambermaid? Accept this, my friend,
you will wear it with pins.**

(1662) B. Ou est la chambrière ? Tenez m'amie, voyla pour vous esplinges.

**(1662) B. Where is the maiden ? holb my shee freend/
There is for yours paines.**

B. PVER, ADDVCITO HVC EQVVM MEVM,

B. PVEROC, ADDVCYBO HVCØ EQVOF MEJOF,

B. Garçon, amenez jusqu'ici mon cheval.

B. Boy, bring my horse over here.

(1662) B. Vallet , amenez icy mon cheval ,

(1662) B. Lad bring hither my horse /

B. NYM PROBE CVRATVS EST ?

B. NYMØ PROBEØ CVRABVTVR ?

B. A-t-il été bien soigné ou non ?

B. Has he been well looked after or not?

(1662) B. L'as-tu bien penfé ?

(1662) B. have you dressed him well ?

I. EST DOMINE, NIHIL IPSI RERVN NECESSARIVM DEFVIT.

I. SYT DOMINOC, NIHIL IPSOP REJEIX NECESSARJES DESYBVT

Oui, Seigneur (Monsieur), en rien pour lui-même le nécessaire n'a manqué.

B. Yes, Lord (Sir), there was nothing that he did lack.

(1662) I. Ouy Monfieur, il n'a eu faute de rien.

(1662) I. Yea Sir/ he did want nothing.

Les terminaisons du latin simple

Le latin simple est une langue créée par David Sicé pour apprendre le latin. La dernière lettre de chaque mot décrit le rôle qu'il joue dans la phrase. Version 2024—07—29.

L'accent va désormais sur **dernière voyelle longue du nom sujet** quand il gagne une syllabe au pluriel et sur la **dernière syllabe contractée** (impératif, parfait, infinitif...)

A : impératif 2^{de} personne singulier du verbe de thème A.

B : jamais à la fin d'un mot en latin simple.

BA ou **BAI** avant **M, Z, T** final : verbe conjugué à l'imparfait.

BO ou **BOI** avant **M, Z, T** final : verbe conjugué au futur.

BV ou **BVI** avant **M, Z, T** final : verbe conjugué au passé.

C : nom, adjectif, pronom désignant à qui parle le narrateur.

E : impératif 2^{de} personne singulier du verbe de thème E.

E avant **M, Z, T** : action seulement dans la tête du narrateur.

F : objet ou contact de ce que raconte le verbe conjugué.

FA avant **M, Z, T** final : verbe conjugué au plus que parfait.

FO avant **M, Z, T** final : verbe conjugué au futur antérieur.

FV avant **M, Z, T** final : verbe conjugué au passé antérieur.

H : onomatopée (dire ce mot produit le bruit qu'il décrit).

I : impératif 2^{ème} personne **singulier** du verbe de thème I.

K : moyen ou contenant de ce que raconte le verbe conjugué.

L : limite entourant ou bornant ce que raconte le verbe conjugué.

M : verbe conjugué à la première personne (je, nous).

N : avant **C, F, P, S, X**, indique un nom collectif (fait de plusieurs).

Ø : préposition, particule, adverbe, conjonction, nombre cardinal.

P : receveur ou bénéficiaire de ce que raconte le verbe conjugué.

RE : infinitif d'un verbe à la voix active.

RI : infinitif d'un verbe à la voix passive.

S : sujet de ce que raconte le verbe conjugué.

T : verbe conjugué à la troisième personne (il, elle, ils, elles, on).

T après **C, F, P, S, X**, attribut du verbe conjugué ou nom apposé.

+TES ESSE, infinitif passif passé, **+TES IRI**, infinitif passif futur.

U = V : impératif 2^{de} personne **plurielle** d'un verbe de thème I.

+VISSE : infinitif actif passé. **+TVRES ESSE** : infinitif actif futur.

W : jamais à la fin d'un mot en latin simple.

X : pourvoyeur ou provenance de l'action du verbe conjugué.

Y : impératif présent seconde personne du verbe de thème Y.

Z : verbe conjugué à la seconde personne (tu, vous).

L'ETERNAUTE, LA BANDE DESSINEE DE 1957



El Eternauta 1957

Tombe la neige ...

Scénario de Héctor
Francisco Solano López
Oesterheld, dessin de .

Sorti en feuilleton en

Argentine à partir du premier numéro du magazine de bande-dessinée Hora Cero (l'heure zéro) du 4 septembre 1957 à 1959. Traduit en France en trois tomes tome 1 décembre 2008 chez VERTIGE GRAPHIC, réédité le 4 juillet 2009 à partir du scan des planches originales, tome 2 juillet 2009, tome 3 janvier 2010.

Pour adultes et adolescents. (Post-Apocalyptique, invasion extraterrestre, voyage dans le Temps) *Juan Salvo, un voyageur temporel venu du futur, se matérialise subitement chez Oesterheld, un scénariste de bandes dessinées, pour lui raconter son histoire. Tout a commencé pour lui à Buenos Aires un soir où avec ses amis et en compagnie de sa femme et de sa fille, quand soudain la radio leur annonça une explosion dans l'océan Pacifique. Soudain, c'est la panne générale d'électricité et un grand silence. Par la fenêtre, ils découvrent la ville sous une neige fluorescente, et les passants tombés raides morts, et les épaves des voitures accidentées là.*

Bande dessinée phare de l'Histoire de la Bande-dessinée tout pays confondus, L'éternauta n'aura été édité en France dans sa version originale de 1957 qu'en 2008 dans une édition cependant très soignée, tant au niveau des scans des planches originales que de la traduction française qui m'a parue excellente et fidèle. Elle connaîtra un remake et des suites, par d'autres auteurs, le scénariste original ayant été enlevé et exécuté par la junta militaire au pouvoir en Argentine.

*

Les trois premières planches parues le 4 septembre 1957 dans
Hora Cera avec le texte original de Osterheld.



UNA CITA CON EL FUTURO

el ETERNAUTA

MEMORIAS DE UN NAVEGANTE DEL PORVENIR.

Guión : OSTERHELD — Dibujos : SOLANO LOPEZ.

Era de madrugada, apenas las tres. No había ninguna luz en las casas de la vecindad : la ventana de mi cuarto de trabajo era la única luminada. Hacía frío, pero a veces me gusta trabajar con la ventana abierta : mirar las estrellas descansa y apacigua el ánimo, como si uno escuchara una melodía muy vieja y muy querida. El único rumor que turbaba el silencio era el leve rozar de la pluma sobre el papel. De pronto...

De pronto un crujido. Un crujido en la silla enfrente mío, la silla que siempre ocupan los que vienen a charlar conmigo. ¡Y eso ! Qué ruido mas raro... *cruaio igual como si alguien se hubiera sentado...* « Pero... »



« Es como para creer en fantasmas... ! » Pero no, aquel hombre no tenía nada de fantasmal... Aquellas manos de piel algo rugosa, con las venas netamente marcadas, eran bien reales, bien de este mundo. También la ropa que vestía era algo concreto, tangible. Aunque de un material como nunca vi ; no se parecía ni a la lana ni al algodón, ni al nylon ni a ningún otro plástico.

Alcé los ojos, y mi mirada encontró la suya. Apartó los ojos, y por un momento miró los muebles, los libros, las fotos en la pared. « Estoy en la **tierra**, supongo... » No atiné a contestarle.. Tan extraña había sido su aparición. Pero volvió a mirarme y no sé porqué, me sentí raramente reconfortado.

No he visto nunca mirada semejante. La mirada de un hombre que había visto tanto que había llegado a comprenderlo todo. « No necesitas contestarme, ya sé que estoy en la **tierra**. A mitad del **siglo XX**, alrededor del 1957. »

Esto ultimo lo dijo mirando los libros sobre la mesa. Y las revistas : había un magazine de actualidad con la foto de **Krushchev** en la tapa. « Veo que escribes mucho... ¿ Qué haces ? — Este... Soy guionista... guionista de historietas... — Guionista de historietas... Esto sí que es una casualidad... entre tantas otras casas, venir a dar justamente con esta... »



« Este... ¿ Quién eres tú ? — Hum... no es fácil de contestar esa pregunta... Podría darte centenares de nombres, y no te mentaría : todos han sido míos. Pero quizá el que te resulte más comprensible sea el que me puso una especie de filósofo, de fines del siglo **XXI**... El '**Eternauta**' me llamó él... para explicar, en una sola palabra mi

condición de navegante del tiempo, de viajero de la eternidad. Mi triste y desolada condición de peregrino de los siglos... »

“He tenido suerte al llagar aquí.... Presiento que, después de tanto tiempo podré descansar un poco... ; me darás un lugar, verdad ! no necesito otra cosa que un rincón para reponerme... Porque estoy candado, terriblemente candado. Y necesito descansar, para poder seguir buscando... Porque eso es lo que hago siempre, buscar, buscar, buscar... »

Había ahora angustia en la voz antes tan serena. Pero mis pensamientos estaban concentrados en el problema que se me presentaba. Mi casa es pequeña, y no tendo lugar para huéspedes. « Sé lo que estás pensando. Antes de recharzarme, antes de decirme que no, déjame contarte mi historia. Cuando te la cuente todo se te explicará, incluso esta extraña forma mía de aparecer. Y estoy seguro que querrás aydarme... Escucha... »

Escuché ; todo el resto de aquella noche no hice otra cosa que escuchar. Tal como él lo dijo, cuando concluyó ya todo estaba claro. Tan claro como para llenarme de pavor. Tan claro como para sentir por él una enorme piedad. Pero no adelantaré nada : ; quiero dar a conocer la historia del **Eternauta** tal como él me la contó !

(Continuará)

*

Les trois premières planches parues le 4 septembre 1957 dans
Hora Cera avec la traduction du texte au plus proche.



UN RENDEZ-VOUS AVEC LE FUTUR

L'ETERNAUTE

SOUVENIRS D'UN NAVIGATEUR DE L'AVENIR.

Scénario : OSTERHELD — Dessin : SOLANO LOPEZ.

Il était à peine trois heures du matin. Il n'y avait aucune lumière dans les maisons du voisinage. : la lumière de mon bureau était la seule éclairée. Il faisait froid, mais j'aime parfois travailler la fenêtre ouverte : regarder les étoiles calme et apaise l'humeur, comme si l'on écoutait une très vieille et très chère mélodie. Le seul murmure qui troublait le silence était le léger bruissement de ma plume sur le papier. Soudain...

Soudain un bruissement, un bruissement dans et sur la chaise en face de moi, la chaise que toujours occupaient ceux qui venaient bavarder avec moi. Ah ça ! Quel drôle de bruit... ça grince comme si quelqu'un s'était assis...

« Mais... ! »



« C'est comme se mettre à croire aux fantômes ! » Mais non, cet homme n'avait rien de fantomatique... Ces mains à la peau rugueuse, aux veines clairement marquées, elles étaient bien réelles, bien de ce monde. De même les vêtements qu'il portait étaient du concret, du tangible. D'une matière que je n'avais jamais vue auparavant : elle ne ressemblait ni à de la laine, ni à du coton, ni à du nylon, ni à aucun autre plastique.

J'ai levé les yeux, et mon regard a rencontré le sien... Il détourna les yeux, et pendant un temps regarda les meubles... Les livres, les photos au mur. (Mon visiteur déclara alors) « Je suis sur la Terre, je suppose... » Je ne suis pas parvenu à lui répondre. Mais il m'a regardé à nouveau et je ne sais pas pourquoi, je me suis senti étrangement réconforté.

Je n'avais jamais vu un tel regard. Le regard d'un homme qui a vu tant de choses qu'il a fini par les comprendre. « Pas nécessaire de

me répondre : Tu n'as pas besoin de me répondre, je sais que je suis sur la Terre. Au milieu du 20ème siècle, vers 1957. »

C'est ce qu'il a dit rien qu'en regardant les livres sur la table. Et les revues : il y avait un magazine d'actualité avec la photo de Khrouchtchev en couverture. « Je vois que tu écris beaucoup... — « C'est que... Je suis scénariste... scénariste de bandes dessinées. — Scénariste de bandes dessinées... C'est une sacré coïncidence... D'entre toutes les autres maisons, de tomber justement sur celle-ci... »



C'est que... Qui es-tu ? — Hum... ce n'est pas facile de répondre à cette question... Je pourrais te donner des centaines de noms, et je ne te mentirais pas : ils ont tous été les miens. Mais peut-être que celui que tu trouveras le plus compréhensible est celui que m'a donné une sorte de philosophe, de la fin du 21ème siècle... L'éternaute, il m'a appelé, lui... Pour expliquer en un seul mot ma

condition de navigateur du temps, de voyageur de l'Eternité. Ma triste et désolante condition de pèlerin des siècles... »

« J'ai eu de la chance d'arriver ici... J'ai le sentiment qu'après tant de temps, je vais pouvoir me reposer un peu... Je n'ai besoin de rien d'autre que d'un endroit pour récupérer... Parce que je suis fatigué, terriblement fatigué... et j'ai besoin de me reposer, pour continuer à chercher, parce que c'est ce que je suis toujours à chercher, chercher, chercher... »

Sa voix était angoissée à présent, alors qu'elle était auparavant si serine. Cependant mes pensées étaient concentrées sur le problème qui se présentait à moi. Ma maison est petite et je n'ai pas de place pour les invités. « Je sais ce que tu es en train de penser. Avant de me refuser l'hospitalité, avant de me dire non, laisse-moi te raconter mon histoire. Quand je te l'aurai racontée, tout s'expliquera pour toi, même cette étrange façon que j'ai d'apparaître, et je suis sûr que tu voudras m'aider... Ecoute... »

J'ai écouté ; tout le reste de la nuit, je n'ai fait qu'écouter. Comme il l'a dit, lorsqu'il avait terminé, tout était clair. Suffisamment clair pour me remplir d'effroi. Tellement clair pour que j'éprouvai la plus grande pitié pour lui. Mais je n'anticiperai pas : je veux raconter l'histoire de l'Eternaute telle qu'il me l'a racontée !

(à suivre)

*



Les trois premières planches de 2008 publiée chez Vertige Graphic avec leur traduction française d'Elsy Gomez



C'était l'aube, à peine trois heures. Aucune lumière dans les maisons du voisinage : la fenêtre de mon bureau était la seule éclairée. Il faisait froid mais parfois j'aime travailler la fenêtre ouverte : regarder les étoiles repose et tranquillise l'âme, comme si l'on écoutait une mélodie ancienne et aimée. Le seul bruit qui troublait le silence était le léger frottement de la plume sur le papier. Soudain...

Soudain un grincement, un grincement provenant de la chaise en face de moi, la chaise habituellement occupée par ceux qui viennent bavarder avec moi. *Qu'est-ce que c'est ? ... Quel bruit étrange... Elle a grincé exactement comme si quelqu'un s'était assis... « Mais... »*



« C'est à croire aux fantômes... » Mais non, cet homme n'avait rien de fantomatique. Ces mains à la peau un peu rugueuse, aux veines saillantes étaient bien réelles, bien de ce monde..

Je levai les yeux et mon regard rencontra le sien. Il détourna les yeux et pendant un instant regarda les meubles, les livres, les photos sur le mur. « Je suis sur la terre, je suppose... » Je ne parvins pas à lui répondre. Son apparition avait été si étrange. Mais il me regarda à nouveau et je ne sais pas pourquoi, je me sentis étonnamment réconforté.

Je n'avais jamais vu un pareil regard. Le regard d'un homme qui en avait vu tant qu'il était parvenu à tout comprendre. « Pas besoin de me répondre. Je sais que je suis sur la terre, à la moitié du Xxe siècle, aux alentours de 1957. »

Les derniers mots furent dits en regardant les livres et les revues sur la table : il y avait un magazine d'actualité avec la photo de Khrouchtchev sur la couverture. « Je vois que tu écris beaucoup... que fais-tu ? — Je... je suis scénariste de bandes dessinées. — Scénariste de bandes dessinées... Ça, c'est un hasard ! Entre toutes ces maisons... arriver justement dans celle-là... »



Et... qui es-tu ? — Hum... ce n'est pas facile de répondre à cette question. Je pourrais te donner des centaines de noms, et sans te mentir : ils ont tous été les miens. Mais peut-être que celui qui te semblera le plus compréhensible sera celui que m'a donné une espèce de philosophe, de la fin du XXI^e siècle... Il m'a appelé 'L'éternaute', pour expliquer d'un mot ma condition de navigateur du Temps, de voyageur de l'Eternité. Ma triste et solitaire condition de pèlerin des siècles...

« J'ai eu de la chance d'arriver ici... Je pressens qu'après tout ce temps, je vais pouvoir me reposer un peu... Tu me donneras une place, n'est-ce pas ? Je n'ai besoin que d'un coin pour me reposer...

Parce que je suis fatigué, terriblement fatigué. Et j'ai besoin de repos, pour pouvoir reprendre mes recherches... C'est que je fais tout le temps : chercher, chercher, chercher... »

Il y avait maintenant de l'angoisse dans la voix jusqu'ici si sereine, mais mes pensées se concentrèrent sur le problème qui m'était posé. Ma maison est petite et je n'ai pas de chambres d'amis. « Je sais ce que tu penses, mais avant de refuser, avant de me dire non, laisse-moi te raconter mon histoire. Quand je te l'aurai racontée, tout te paraîtra clair, même... cette étrange manière d'apparaître. Et je suis sûr que tu accepteras de m'aider... Ecoute... »

J'ai écouté, tout le reste de cette nuit. Je n'ai fait d'autre qu'écouter. Comme il l'avait dit, quand il en eut fini, erminé, tout semblait clair. Suffisamment clair pour me remplir de frayeur. Suffisamment clair pour ressentir une énorme compassion pour lui. Mais n'anticipons pas : je veux faire connaître l'histoire de l'Eternaute telle qu'il me l'a racontée !

*

Et c'est la fin de l'Etoile étrange numéro 39 du 28 avril 2025.



L'ÉTOILE TEMPORELLE



Pratiquez les langues avec un récit multilingue du domaine public à chaque ; en anglais, français et bientôt en stellaire, en latin, espagnol et italien, à télécharger gratuitement sur davblog.com ici :

*Déjà parus : **Trois Nuits** de Guy de Maupassant ; **Le Maître de Moxon** de Ambrose Pierce ; **L'Histoire du Soldat** de Charles Ferdinand Ramuz ; **Les Trois Goules** rapporté par Paul Sébillot et Auguste Lemoine ; **L'homme à la Cerveille d'Or** (version originale) de Alphonse Daudet ; **Le Mannequin qui fit sa vie** de L. Frank Baum ; **Monsieur d'Outremort** de Maurice Renard ; **L'Histoire de Sigurd**, collecté par Andrew Lang ; **le Gobelin d'Adachi**, rapporté par Yei Theodora Ozaki ; **Dans la peau d'un autre**, de Alphonse Allais.*

Prochainement dix numéros de plus.